

ANNIE DESROY

LE JOUG

ROMAN

PORT-AU-PRINCE

IMP. MODÈLE

1934

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE:

Cinquante exemplaires de luxe
numérotés de 1 à 50.

LE JOUG

Copyright by JAMES T. BENJAMIN & fils 1934.
Tous droits de traduction, reproduction et adapta-
tion réservés pour tous pays.

DU MÊME AUTEUR

THEATRE

*L'Amour vint ! pièce en 3 actes
et en prose jouée
à PARISIANA le
21 Novembre 1921.*

*La Cendre du Passé pièces en 3 actes
et en prose jouée à
CINE-VARIETES,
le 6 Juin 1931.*

Aux lecteurs

Le public m'excusera si avant de lui présenter mon œuvre, j'ai voulu avoir l'opinion d'un Juge averti et désintéressé.

Je me suis adressée à Monsieur Maurice Larrouy un des maîtres du roman contemporain. Nul n'ignore La Race Immortelle, La Mère et la Maîtresse, Le Cargo Tragique et tant d'autres œuvres remarquables de celui qu nous honora l'an dernier de sa visite.

Certes, je ne m'attendais pas à recevoir de cet illustre écrivain tant de félicitations; et je peux dire que le succès a dépassé mes espérances.

Je remercie infiniment Monsieur Larrouy de cette haute marque de distinction et surtout de la permission qu'il m'a si spontanément et si généreusement accordée de faire usage de sa lettre louangeuse comme préface à mon livre.

J'espère que tous les amis d'Haiti lui sauront gré de s'intéresser à une haitienne qui tout en satisfaisant ses goûts littéraires a visé un peu à servir son Pays.

Quelle joie de faire connaître Haiti si méconnue, si calomniée, pourtant si originale par ses coutumes — même celles qu'on qualifie de superstitieuses — Haiti dont l'étranger loyal ne peut dire qu'une chose: c'est qu'il y a toujours trouvé le plus bienveillant accueil.

Comme le lecteur s'en est déjà aperçu, le titre initial a été modifié sur le conseil de Monsieur Larrouy. A « Murray l'indigénophile » j'ai substitué « Le Joug ».

Je souhaite, amis lecteurs, que mon ouvrage vous plaise! C'est tout uniment un croquis où l'imagination et la vérité se font sans cesse la nique à travers mille jeux fantaisistes ou cruels.

Si parfois une légère émotion vous effleure c'est que l'Auteur elle même s'est laissé attendrir par les souvenirs qui l'obsédaient.

ANNIE DESROY

Février 1934.

Paris, le 29 Novembre 1933

MADAME ETIENNE BOURANI,
Turgeau,
Port-au-Prince, Haiti

MADAME,

Je m'excuse de répondre si tard à votre lettre. Mais j'ai beaucoup voyagé, en particulier au cours d'une longue croisière en Islande, sur la Banquise et en Norvège. Demain, je pars pour la Méditerranée.

J'ai lu le roman au sujet duquel vous avez la complaisance de me demander mon opinion. Il a de bien grandes qualités. Son premier mérite est d'être écrit par une personne qui connaît, qui comprend, qui traduit à merveille les caractéristiques particulières et du Pays et des êtres dont elle parle. C'est extrêmement rare, surtout dans la littérature que l'on est convenu d'appeler « exotique », qui n'est pour ainsi dire qu'un tissu d'erreurs ou de préventions. A ce titre là, votre œuvre est déjà digne d'attention.

En outre, votre style, et votre langue sont pleins d'aisance, de fluidité et d'un charme qui émane à la fois du choix de votre sujet, de l'atmosphère où vous vous mouvez, et de votre connaissance très sûre

de notre belle langue. Tout cela représente un ensemble de qualités assurément rare.

Enfin, vous avez le sens du mouvement, des situations; votre intrigue est très habilement conduite et l'intérêt du lecteur maintenu en haleine.

J'estime donc pour toutes ces raisons qu'un succès légitime devrait couronner la publication du livre, et c'est de tout cœur, Madame, que je vous le souhaite, en qualité d'ami de Haïti, d'abord, et à titre d'écrivain ensuite.

Le seul conseil que je me permettrai de vous donner c'est de ne point conserver votre titre « Murray l'indigénophile ».

Tout d'abord, je ne suis pas bien sûr que ce mot soit tout à fait d'usage, et en tout cas, il n'est pas très beau, il ne sonne pas bien à l'oreille, ce qui est essentiel pour un titre. En outre, il n'indique pas suffisamment, au lecteur non prévenu, la position et la trame du livre, car il peut s'appliquer tout aussi bien à des Chinois, des Malais, des Peaux-rouges ou des Soudanais.

Vous avez donc le plus grand intérêt à trouver une formule vraiment lapidaire, bien française, celle que mérite votre sujet.

Je vous demande de ne point m'en vouloir de cette remarque très légère. Veuillez donner tous mes souvenirs à ceux qui se rappellent ma personne et mon passage en Haïti, qui a été l'une des étapes les plus marquantes de mes nombreux voyages et croyez, Madame, à mes sentiments de confraternité la plus dévouée et la plus respectueuse.

MAURICE LARROUY

P. S. Je vous autorise à faire de la présente lettre tel usage qui vous conviendra.

M. Ly.

Paris, 13 Janvier 1934.

MADAME ETIENNE BOURAND,

Turgeau, Port-au-Prince, Haïti.

CHÈRE MADAME,

Revenant d'une période militaire de réserve dans la Méditerranée, je trouve votre lettre du 13 Décembre à laquelle je m'empresse de répondre.

A la fin du mois de Novembre, le 25 ou le 26 si je ne me trompe, je vous avais écrit, et retourné votre manuscrit.

J'espère qu'à l'heure présente vous l'aurez reçu. Je vous autorise à utiliser ma lettre comme préface à votre œuvre si intéressante. Je vous donnais le conseil de ne point trop en retarder la publication, mais sur tout d'en changer le titre, qui ne me paraît pas de nature à attirer le public.

Je souhaite que vous ne m'en veuillez point de retards qui sont simplement imputables à mes nombreux voyages. Acceptez mes présages les plus favorables et justifiés pour le succès de votre roman. Rappelez-moi au meilleur souvenir de tous les amis qui m'ont fait un si grand accueil à Port-au-Prince et en Haïti, et soyez assurée, chère Madame, de ma très respectueuse considération.

MAURICE LARROUY

A ETIENNE BOURAND.

*C'est à vous, mon ami, qui m'avez encouragée
avec une indulgence jamais lassée, que je dédie
ce livre.*

*Puisse-t-il avoir le sort heureux que vous lui
avez prédit !*

ANNIE DESROY



PREMIÈRE PARTIE

Les Sauterelles



LE JOUG !

I

Dès huit heures du matin, Madame Vernon était libre d'employer à son gré ses longues matinées. Frédéric, son mari, allait de bonne heure en ville où des affaires de courtage le retenaient.

Ils habitaient à Turgeau une coquette villa, entourée d'un grand jardin. Fernande, gâtée par un mari laborieux, passait son temps à confectionner ces brimborions charmants qui occupent les mains de toute jolie femme sans empêcher cependant les idées de vaguer.

Pour le moment, elle brodait au point noué un chat jaune sur du velours noir. Cet animal original, aux yeux verts, devait servir de coussin au moderne divan récemment installé sur une terrasse à côté du salon.

Soudain, elle fronça les sourcils. De la bâtisse en ciment armé dont la masse or-

gueilleuse surplombe son home, elle percevait un bruit insolite. Toujours fermée, parce que louée trop cher, la grosse maison silencieuse plaisait à Fernande qui craignait un voisinage importun.

A son étonnement, elle observa un va et vient inaccoutumé, et de la maison d'habitude muette sortait un vacarme épouvantable de portes bruyamment ouvertes et de voix nasillant l'anglais.

Cris des prisonniers, qui, mandés en hâte du Pénitencier National, étaient venus sous la garde d'un gendarme dans leur uniforme infamant-sarrau à bandes bleues et blanches-nettoyer la grande cour et râtisser les allées où les herbes folles avaient percé le pavé; rumeurs des domestiques à gages dont les syllabes chantantes résonnaient dans les vastes pièces au plafond élevé.

Après tant de mois de tranquillité, elle avait des voisins. Elle en fut contrariée. Mais qui étaient ces locataires? Fernande n'osait trop se hasarder à épier. Pourtant sa curiosité la tenait en éveil et ses regards allaient plus souvent à la grande maison qu'au chat jaune aux yeux verts qu'elle brodait d'un doigt exercé et négligent.

Bientôt le vacarme cessait. Une voiture conduite avec maîtrise par une jeune femme contournait l'allée et s'arrêtait-trépidante au pied du large perron.

Evidemment c'est une américaine, dit Fernande, seuls ces gens peuvent se payer les plus belles maisons du Pays. Et sa raucœur d'haitienne non résignée, monta en elle contre cette maudite Occupation qui s'imposait à son Pays, l'opprimant et l'appauvrissant.

Je ne suis pas fâchée pourtant du voisinage, pensa-t-elle. Toute une vision de fêtes et de déploiement de robes somptueuses fut évoquée soudain par Fernande.

(«Je me distrairai à regarder la joie et la richesse des autres!»... et un long soupir souleva sa poitrine.)

Déjà les camions de la Garde chargés de de meubles entraient dans la cour. Des «marines» les accompagnaient. Sous les ordres de la jeune américaine ils procédèrent au déballage.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tout se trouvait mis en ordre, téléphone, électricité & &...

Avant midi le maison avait repris son calme, et entièrement meublée, attendait ses nouveaux maîtres.

Fernande, intriguée, remarqua la venue des américains avec leurs femmes. Tous semblaient attendre.

(Les gens de service étaient affairés. C'étaient des philippins. Bien! se dit Fernande, mes voisins dédaignent les domestiques indigènes, ce sont des blancs à préjugés. D'après le luxe des meubles et le nombre des serviteurs, elle conclut que les nouveaux venus devaient être très riches.)

La matinée s'écoula. Le va-et-vient continuait. Il ventait très fort. Les voitures avaient une teinte uniformément grise, toutes recouvertes de poussière.

Le son d'une sirène au loin vibra. Comme à un signal, quelques autos démarrèrent dans un brouhaha de conversations hâtives.

(C'est un voyageur qu'ils attendent!
Et elle alla se remettre à son poste d'observation.)

Une heure plus tard, les voitures réapparaissaient suivant une lourde Packard encombrée de valises. Un couple en

descendit. (L'homme très grand tenue de militaire, un peu chauve, type de viveur sympathique;) la femme petite, blonde, l'allure nerveuse.

Tout le groupe s'empressa autour d'eux. Ce furent des rires, des souhaits de bienvenue, des shake-hands énergiques...

Le champagne pétilla. Bientôt un calme, puis le brouhaha recommença pour le départ des amis.

Les voitures s'emplirent de femmes au verbe haut. Quelques unes conduisaient, cigarette aux lèvres, attentives, un pli au front. D'autres, toutes menues, blotties contre de grands gaillards dans d'immenses limousines, ne laissaient entrevoir sous un petit chapeau qui leur masquait le front et les yeux, qu'un bout de nez insolemment relevé et une petite bouche peinte d'un rouge vif.

Maintenant, seule la jeune femme qui avait présidé à l'aménagement restait avec le couple et le guidait familièrement à travers la maison.

Elle présenta les domestiques.

— Je connais les goûts d'Arabella, je n'ai pas choisi un seul indigène.

— Pourquoi? fit l'homme, puis se ravisant... Inutile de rien dire! Arabella ne connaît pas encore ce Pays... Laissez-la se faire une opinion, vous même en serez étonnée.

Les deux femmes échangèrent un sourire entendu.

— Comment sont les haitiens, Kitty? dit la voyageuse avec curiosité?

— Vous verrez bien! répondit finement celle qu'on appelait Kitty, et une moue indéfinissable retroussa ses lèvres.

Cela ne me fait présager rien de bon! reprit Arabella.

A ce moment un philippin aux cheveux noirs, comme cirés à force d'être luisants, annonça: «Madame est servie»!

— Allons vite collationner, dit Arabella. Puisque Kitty, malgré ses fatigues, a la gentillesse de nous faire les honneurs de de notre home nous aurions mauvaise grâce à nous attarder.

*
**

Dans la grande salle à manger, la nappe éclatante de blancheur était jonchée de

roses admirables. (Les cristaux et l'argenterie lourde donnaient l'impression d'un luxe solide et de bon aloi.)

C'est que Kitty, Mistress Darking, n'avait rien épargné pour plaire au Colonel Murray, le mari de sa plus intime amie: Arabella, et le Chef immédiat de son propre mari.

Ce dernier attendait de cette précieuse relation un avancement certain. Pour le moment, le lieutenant Darking, de service ce jour, s'était abstenu de venir saluer son chef pour éviter d'attirer les regards des envieux. Il n'en manquait point dans la colonie américaine. Déjà l'on jasait de l'intervention de sa femme qui avait sollicité de meubler la maison.

On n'avait pas osé refuser, surtout quand elle eut produit une carte de la «Colonelle».

Dès lors c'est à qui solliciterait de l'amitié de Darking des services souvent délicats, qu'il n'osait refuser. Il ne promettait à la vérité que ce qu'il croyait pouvoir obtenir de son chef. Sa retenue lui créa de vives inimitiés dont il se moquait.

Le Colonel Murray n'avait aucun état de service impressionnant.

Il avait obtenu sa promotion grâce à un séjour de deux années aux Philippines. C'était un aimable et bon garçon estimé de ses soldats et toléré par les gradés (qui ne lui pardonnaient pas sa familiarité avec les indigènes philippins.)

C'est justement cette familiarité qui avait porté ses chefs hiérarchiques à l'envoyer aux Antilles.

Ils escomptaient que Murray pourrait leur ramener les sympathies haïtiennes.

Méfians de nature, les haïtiens au début de l'Occupation, s'illusionnaient sur un changement, une évolution matérielle de leur Pays. Certains, crédules, pensaient que bientôt l'on verrait se dresser d'immenses buildings dans les villes à l'instar de NEW-YORK, et que PORT-AU-PRINCE, regorgerait de bâtisses modernes, de théâtres, de casinos, et que l'or deviendrait monnaie courante, grâce aux multiples travaux qu'entreprendrait l'occupant et dont profiteraient nécessairement les naturels du Pays.

Rien de ce qu'ils espéraient après quinze ans ne s'était réalisé.

Blessés par la froide morgue yankee, ils commençaient à se remuer de façon inquiétante.

Ce n'était plus une révolte armée de CACOS que des machines guns, et des avions réduiraient à néant en quelques heures, mais une révolte pacifique qui éclatait de temps en temps en violentes diatribes dans les journaux; en tracts des clubs politiques, envoyés intentionnellement dans l'AMÉRIQUE LATINE et l'EUROPE, pamphlets, où l'on prenait à partie les chefs diplomatiques et financiers dont on critiquait avec acrimonie l'administration incohérente et dispendieuse.

—Nous ne les avons pas appelés, écrivaient les haïtiens, ils sont venus nous imposer une occupation militaire sur laquelle se sont greffés des actes additionnels.

—Nous faisons appel au MONDE entier pour être débarrassés de ces tuteurs avides et incompetents. Le Pays n'a point progressé, et, la misère s'est établie dans tous les foyers.

— Nos finances sont grevées et les experts en tous genres pompent notre sang, drainent l'argent du Pays. Ils ne font vivre ni le commerçant, ni l'ouvrier haïtiens. Tout ce qui leur est nécessaire leur vient des ÉTATS-UNIS. Et ils perçoivent des salaires en or de l'ÉTAT HAÏTIEN.

— Nous sommes faibles et désarmés en face de leur force. Nous ne pouvons que crier notre détresse. On entendra notre plainte et l'AMÉRIQUE, elle-même, sera forcée d'écouter nos griefs.

(L'AMÉRIQUE entendait parfaitement et essayait de tergiverser. La diplomatie américaine si redoutable trouvait non pas son maître, dans les patriotes haïtiens, mais une remarquable finesse et une égale roublardise.)

De part et d'autre, on s'énervait. De là, à commettre une maladresse il n'y avait qu'un pas.

Haiti ne voulait pas être colonisée, et les haïtiens étaient résolus à tout pour défendre leurs droits méconnus.

Cette tension entre les parties ne présageait rien de bon. L'EUROPE, indiffé-

rente auparavant, s'était réveillée, et demandait: Serait-ce là une tyrannie? Que veut dire cette occupation d'un peuple désarmé par une grande nation, qui a guerroyé pour le respect des petits peuples?

C'est à cette situation tendue que Murray, le pacifiste, devait à la vérité son avancement. Il avait été désigné pour remplacer le colonel KICK, chef du district Ouest, réputé pour sa grossièreté et sa haine des noirs et qu'on accusait à tort ou à raison d'avoir provoqué la méfiance générale.

Le diner s'achevait. On en était au café, du pur moka, concentré. Un rhum très cher l'accompagnait. Le régime sec ne sévissait pas en Haiti.

Les verres vidés étaient aussitôt remplis. Les femmes buvaient, crânes, puis aspiraient nerveusement la fumée de leur cigarette. Elles se remémoraient les bons jours d'autrefois au collège d'où datait leur amitié.

Ce rhum d'Haiti est réellement exquis, mais assez traître au fond. Le colonel

excité en avait absorbé quelques verres de plus que les femmes plus sobres. Il risqua une plaisanterie drôle qui ne les fit pas rire. Il ne voulut pas déplaire, et s'excusa laissant les deux amies causer librement.

Un boy philippin attaché au service du colonel l'avait suivi dans sa chambre apportant le carafon à demi rempli.

Seul, le colonel devenait plus lucide, et l'ivresse naissante, n'embuait plus son cerveau.

— Ce pays est magnifique, se disait-il ouvrant la croisée, je ne regrette nullement d'y être venu, je suis content, très content...

Assis dans un confortable rocking-chair, mâchonnant son cigare, il se traçait un plan pour arriver à calmer les esprits surexcités et à ramener la paix, sinon l'amitié entre occupants et occupés.

Mistress Murray et son amie, étendues chacune dans un hamac sous la véranda, se balançaient nonchalamment tout en échangeant des idées.

— Ecoutez-moi, Arabella, je connais votre intransigeance, il vous faudra changer.

— Je vous vois venir Kitty, allez vous m'imposer une amitié noire ?

— (Etes-vous folle, Arabella, on ne fréquente pas ces gens-là.) Il n'y a que le monde officiel que l'on coudoie parfois, mais si rarement que ce n'est pas la peine d'en parler.

On les voit ?

— Ne vous effrayez pas déjà. Mais certainement on les voit, N'est-on pas chez eux ? Et puis on est libre de ne pas les regarder. Ce n'est pas là où j'en voulais venir, Arabella ; vous serez forcée de leur tendre la main.

— Vous dites, fit la colonelle, suffoquée.

— Oui, vous êtes obligée d'aller au Palais de la Présidence.

— Non, par exemple !

— Il le faut, votre mari est un haut gradé. Vous verrez le président et sa famille... Ils vous inviteront aux réceptions. Ce serait très mal si vous n'y alliez pas. A la Résidence, le HAUT COMMISSAIRE invite également les haïtiens. Ils répon-

dent à son invitation et nous avons ordre d'être très aimables. Donc, pas de gaffes. Entre nous tu peux dire ta pensée entière, mais avec les autres mieux vaut te taire.

L'avenir d'Harry en dépend. Si tu tiens à ce qu'il reste chef de district, sois conciliante. Pour te faciliter le premier contact avec les créoles, je t'ai choisi une petite femme de chambre haïtienne que tu formeras.

— Moi, moi! Me laisser toucher par une négresse? Tu viens de nous dire que tu ne nous avais choisi aucun serviteur nègre?

— Oui, pour ne pas l'effaroucher au prime abord. J'attendais d'être seule avec toi pour t'expliquer.

— Rien, rien, je préfère m'en retourner aux Etats...

— Tu n'iras nulle part. Ton mari est grassement payé en Haïti, il te laissera repartir seule et gardera «son péze» comme disait si drôlement cette petite française qui fut notre amie au Collège. Tu sais que sans le «péze» tu ne vau-

naïf

dras pas five cents à NEW YORK, tu ne sais rien faire. Tu ne sauras pas gagner ta vie. Allons! on se fait au nègre comme à toute chose, crois moi. Tu as une domesticité parfaite. J'aurais pu te trouver une anglaise, une jamaïcaine, que sais-je! je ne l'ai pas voulu. Il faut, tu entends, il faut que tu prennes cette petite «créole». Elle baragouine l'anglais, ce qui est un avantage.

— Mais?

— Il n'y a pas de mais...

— Presque à voix basse, elle ajouta :
Et l'odeur?

— Quoi?

— L'odeur de ces gens, Kitty, je ne pourrai jamais.

— Cette blague,... Comment le sais-tu, tu ne les as jamais approchés, puis on s'y fait. Attends, je vais faire venir la fille.

Le timbre placé sur une table à côté d'elle vibra sous une pression nerveuse. Immédiatement le groom se présenta.

Faites venir la bonne.

Il s'inclina, sortit prestement pour re-

venir peu après suivi d'une jolie négresse, taille cambrée, seins droits, robe bariolée de fleurs vives. Des dents éclatantes, admirables. illuminaient la figure gracieuse, assez fine, pas trop bronzée.

Deux grands yeux craintifs observaient.

La colonelle malgré son mauvais vouloir dut avouer que la fille se présentait bien. Elle se mit à penser... six domestiques pour un prix dérisoire. dix dollars en moyenne par mois, et par tête, soit soixante dollars, ce que gagne un simple manœuvre en Amérique C'était à peine croyable... De quoi vivent-ils?...

Une des plus grandes facilités que les américaines trouvaient en Haïti, était cette domesticité à bon marché, et — ce qui les étonnait encore davantage — dévouée.

Les haïtiens appauvris ne donnaient qu'un modique salaire à leurs gens de service. ceux-ci préféraient l'étranger qui contrôlait peu ou point, ayant tout à profusion. La colonelle fut convaincue, son amie avait décidément raison. D'un

signe qu'accompagnait un sourire à peine esquissé des lèvres minces, fit comprendre à la fille qu'elle était agréée.

— What is your name? nasilla-t-elle.

— Lamerchie, madame. dit-elle d'une voix musicale et lente.

— Well ! you can go to my bed room. I am coming.

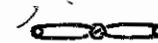
Lamerchie, s'inclina, sortit.

— Tu as senti l'odeur, Kitty?

— Bon, bon, tu t'y feras, toi aussi. Moi, j'ai choisi une domesticité entièrement noire et j'en suis satisfaite. Et puis, tu verras, tu verras.

— De quel air folichon tu dis cela?

Mistress Darking riait encore en enfonçant son chapeau à la diable. Malgré son allure évaporée, elle était très chic et fort jolie. Tu verras! disait-elle encore en s'engouffrant dans son joli coupé, une Buick gris foncé... Sur ce mot l'auto démarra sans bruit comme il sied à toute voiture de grand luxe...



Dernière carte

Ce même jour Fernande Vernon racontait à son mari les faits de la matinée susceptibles de l'intéresser. On en vint à parler de leurs voisins.

Mais Frédéric l'interrompait.

— Je les ai vus, au débarcadère, où je me trouvais par hasard pour affaires. On dit beaucoup de bien du colonel. Il paraît que le préjugé ne l'atteint pas.

— Vraiment, un américain ?

— Mais oui qu'y a-t-il à cela ? Oublies-tu la Guerre de Sécession, les américains qui s'entretenaient pour la cause des noirs...

Penses-tu qu'ils n'aient jamais touché à une négresse? Alors il n'y aurait pas de mulâtres en AMÉRIQUE.

— Des liaisons passagères!...

— Et ceux d'ici, comment vivent-ils? comme des anges, pas? (Si on les laissait suivre leur penchant, il y aurait des centaines, que dis-je des milliers de petits mulâtres, produits d'américains et de négresses.) Quinze années d'occupation! Il y a de quoi former toute une génération qui adorerait le père.

— Ma foi! il est certain que les américains agissant ainsi se seraient créés des racines profondes parmi nous.

— Heureusement qu'ils n'y ont pas pensé. Je me figure toutes ces femmes, ces enfants, protestant contre le départ de l'occupant...

— Ils seraient forcés de rester.

— Oui, oui, malgré eux... Aimeraient-ils assez leurs gosses?

— Pourquoi non! En tout cas, leur manière d'être changerait. Ils cesseraient d'être ces brutes qui jouissent de notre pays en nous méprisant.

— La pauvre princesse noire il n'y a que son argent qui soit bon à «souffler.»

— Quel argent, où vois-tu cela, tu exagères vraiment...

— Bon! bon! je sais que les millions pullulent chez eux. Mais tous ceux d'ici n'ont pas toujours vécu fastueusement comme ils le font. Ce n'est pas seulement le Gouvernement Américain qui les paye. Ils touchent également du budget haïtien. C'est ce qui leur permet d'avoir un bien être qu'ils ignoraient certainement chez eux. — Quelques uns ont des «djobs» lucratifs. je te fais cette concession. Certains autres ont une aisance à jouir qui dénote l'habitude.

— Non, non, cette avidité à jouir accuse un mauvais goût de parvenu. Si tu les observais comme moi, tu verrais que la manière même de s'habiller des femmes révèle sinon leur manque d'éducation, du moins un laisser aller absolument peuple.

— Oui, tu peux avoir raison. J'ai observé cette façon désinvolte de regarder qu'elles affectent. Un regard qui aurait

voulu être méprisant et qui n'est qu'en-vieux.

— C'est bien cela, on sent qu'elles voudraient avoir ce qui leur manque et que nous possédons...

— Fichtré, tu te mets bien.

— Je n'exagère rien. Il leur manque cette habitude de porter beau, ce je ne sais quoi que ne donnent ni le luxe ni les millions; l'élégance et le bon goût. Ce qui distingue la française: l'allure, la Race. Ce qui réellement séduit chez la femme, chez nous autres créoles, le charme, la grâce... Tu avoueras que rien n'est plus mauvais genre que d'aller toujours jambes nues, bras nus, matin, midi, soir, quelque soit l'heure, toujours en costume de plage, avec à peine du linge en dessous.

— Tu généralises un peu trop, c'est ce que je te reproche. Il y en a de très convenables.

— Oui... mais...

— Avec toi, il y a toujours un mais.

— Parmi celles-là, quelques unes sont

tellement drôles. Elles affectent un air: — toujours cigarette aux lèvres, mine marmoréenne, moue méprisante, l'air trop grande dame pour être de vraies dames.

— Tu ne les aimes pas?

— Elles nous détestent. Le préjugé de couleur, c'est l'américaine qui l'entretient.

— Elles ont raison. (Si elles n'étaient pas distantes, si elles se laissaient faire, les créoles leur prendraient maris, frères, fils. Elles se défendent.) Si on leur offrait la réciprocité. Je ne m'en plaindrais pas. Il y a parmi elles de délicieuses petites mômes qui quoique manquant de race, ont rudement d'attrait...

Réjouissons nous de cette barrière que crée leur préjugé. C'est au détriment de leur Cause; car, maris, frères, fils, n'ayant pas d'attache dans ce Pays ne songent guère à ménager l'indigène. De là ces froissements.

— Tant mieux pour nous s'ils n'ont pas su gagner les cœurs! Moi, je ne les aime pas.

— Il faut bien vivre, nos dégoûts ne changeront rien à la situation du Pays.

Pauvre Pays, opprimé pour quatorze millions de dollars, dont la moitié n'est même pas rentrée chez nous, quatorze millions dus à quelques capitalistes milliardaires! L'Amérique ne doit pas être fière en face du Monde, et cette Occupation, crois-moi, leur sera une fameuse épine au pied. Tôt ou tard ils se repentiront de leur injustice.

— Les crimes internationaux ne se paient pas. Les petits pays n'ont pas de raison de vivre, et les grandes puissances ne lèveront pas le petit doigt pour leur venir en aide...

— Dis-moi, est-ce que ceux d'ici pensent à s'en aller?

— Ils y pensent sérieusement. On a beau l'accuser l'opposition de criallerie inconséquentes, partiales, elle atteindra son but, et ce régime de Dictature qui nous opprime changera.

— Oui, un clou chassera l'autre. Le régime continuera.

— Peut-être, mais avec cet avantage que ce ne seront pas les mêmes hommes.

Et certainement nous aurons l'américain en moins. C'est là l'essentiel.

— Alors que vient faire celui d'à-côté?

— Le colonel Murray... il empêchera quelques gaffes finales....

— C'est au début que sa présence eut été nécessaire.

— Tu comprends bien qu'il y en a parmi eux qui sont enragés de laisser leurs grosses préhendes. Il n'y a pas d'hiver en Haiti. Ils dépensent peu et thésaurisent. Notre climat si sain fait de bonnes joues à leurs femmes, à leurs gosses. En somme, ils mènent une vie délicieuse. Le dernier petit sergent a son auto, ses domestiques. Et on veut leur enlever tout cela. Ils préfèrent Haiti. Mets-toi à leur place, Haiti «good pays».

— Bon pays pour eux, marâtre pour nous!

— Patiente! nous méconnaissions notre bonheur, leur venue est une dure leçon dont nous saurons profiter, sinon nous, du moins nos enfants. Moi, je suis d'avis que pour combattre un adversaire, on doit être près de lui. Aussi je fais

des démarches pour travailler à la G. D. H. Au bureau, bien entendu, avec un haut gradé. Je parle anglais, cela me facilitera. Mais une idée, si je me faisais présenter au colonel Murray?

— Ah!

— Il vient d'arriver, il aura besoin d'un secrétaire. Je verrai Bicknell ou même Darking avec qui je fais parfois des affaires.

— Il faut vivre, soupira-t-elle.

— Mais oui, ma chérie, et ce que nous ne pouvons empêcher, il faut bien le subir. En attendant qu'ils laissent le Pays, si je réussis, nous nous paierons un «good time,» comme ils disent. Si je pouvais l'offrir une auto, un coupé... Tous deux, l'un contre l'autre... Ah! ma chérie... Une belle randonnée... à Kenscoff, à Hinche, sur les hauts plateaux...

Fernande, toute alanguie, s'abandonnait dans les bras de son mari. Haletants, ils rêvaient. Les yeux grands ouverts, ils souriaient au mirage fascinateur.

Est-ce hasard ou chance, quelques jours plus tard, Frédéric Vernon annonçait à sa femme qu'il venait de prendre service dans un bureau américain.

... Puis, avec une soudaine joie: «Dis, ma chérie, avec qui suis-je revenu en en auto, aujourd'hui?»

— Que sais-je!

— Avec le colonel, pardit!

— Vraiment!

— Ce sera ainsi chaque jour. Tu n'as pas idée comme il est aimable. Et avec cela cultivé. Voyant le mutisme réproba-

teur de sa femme, il continua. Il l'aurait fallu le connaître, tes préventions tomberaient. Sais-tu ce qu'il m'a dit ce midi même? :

«— Vernon, votre Pays est merveilleux, je me sens rajeuni, c'est une fontaine de jouvence, je vis avec intensité, et j'ai les appétits d'un jeune homme de vingt ans.» — Ah! il est tordant!

— C'est un paillard, ton colonel.

— C'est un homme, il me plaît.

— Et la femme?

— Ah! celle-là, bigrement jolie, petite, une miniature. Une moue volontaire, une bouche gourmande... Dieu et mon saint Patron, si jamais elle s'oublie celle-là, mettez-moi sur sa route!

— Frédéric, c'est à moi que tu dis cela, gronda-t-elle sur un certain ton de fierté.

— Tu n'en sauras rien, ma chérie, je te le jure. Pardonne toujours cette mauvaise pensée. L'aperçois-tu parfois?

— Crois-tu que je perde mon temps à observer ces gens?

— Quand tu la verras, regarde la bien,

et tu me diras si j'ai bon goût, continua-t-il, taquin.

— Encore! ... pas de sottise plaisanterie, je me fâcherai. Je sais que quelques-unes sont très curieuses d'étreintes nègres, mais ne t'avise jamais.

— Ah, la vilaine!...

— Je n'ai pas encore mon auto, moi, et je me morfonds en ton absence.

— Ton auto, mais tu l'auras, plus tôt que tu ne penses. Mais j'oubliais de te dire, nous sommes convenus d'une chose le colonel et moi. s'il est satisfait de mes services, il m'augmente et me facilite l'achat de la voiture. Il m'a même annoncé sa visite. Drôle, n'est-ce pas?

— Je souhaite d'être absente ce jour là.

— Au contraire, tu parles anglais, il en sera ravi.

— Et la femme?

— Celle-là, (je ne souhaite pas qu'elle vienne. Avec toi ce serait fini de ma tranquillité...) Peut-être te saluera-t-elle un de ces jours, de loin. Tu sais, elle est froide, un air hautain, jamais un sourire. Mais il me semble qu'on m'appelle.

— Oui, on t'appelle à côté.

— C'est le colonel.

Fernande se souleva un peu pour observer. Ses yeux se croisèrent avec ceux du colonel. Il salua, eut un sourire. Une femme ne se méprend jamais à un tel sourire. Fernande comprit qu'elle plaisait. Familièrement appuyé à la cloture, il parlait service à son secrétaire, mais son regard se posait sur la jeune femme étendue qui n'osait se lever, s'en aller. Mais ce regard enveloppant, câlin qui semblait l'effleurer, elle en sentait presque le toucher sur sa chair. (Ce regard lourd de désir lui était un supplice que le brusque départ du colonel fit cesser.) De sa poitrine oppressée s'exhala un soupir, était-ce d'allègement? était-ce de fierté ou de remords, de plaisir ou de dégoût? L'âme des femmes est complexe... Son mari revenait.

— Que te voulait-il? dit-elle.

— Rien, simple curiosité. Il voulait venir te saluer, j'ai feint de ne pas comprendre, sachant que tu serais mécontente d'être ainsi surprise. Mais je te pré-

viens il m'a dit qu'il traversera sans façon en sautant le mur comme un gosse. Tiens-toi prête. Il m'a complimenté, je lui ai dit que tu es ma femme...

— Qu'a-t-il dit encore?

— Rien.

— Ne restons pas ici, cela me gêne. Ils nous dominent de chez eux.

— Que t'importe!

— Si tu m'embrasses et qu'ils nous voient?

Qu'ils en fassent de même. Ne fais pas la prude.

— Il serait bon de n'être pas aussi souvent chez nous. Je ne veux pas frayer avec ces gens. S'il leur arrivait de s'incruster ici?

— Eh bien! tu les recevras très aimablement, je ne te demande que cela.

— Il me faudrait aller aussi chez eux?

— Non.

— S'ils insistent...

— Ce qui n'arrivera pas.

— Tu crois Murray dépourvu de préjugés?

— Oui.

— C'est peut-être une politique de sa part de le dire si haut. ?

— Peut-être. Je le saurai bien. Attendons.



Spleen !



La colonelle s'acclimait difficilement. Elle était la proie d'un ennui tenace.

Cela passera, disait Kitty. Arabella se fait des montagnes de tout. Elle se déclarait malade. Elle avait même évité la présentation officielle au Haut Commissaire et à sa femme. Le prétexte était valable; car, la pluie tombait sans discontinuer depuis son arrivée. Une pluie grise et fine qui pénètre insinuante jusqu'aux os et imprègne l'âme de tristesse.

Les taillis autour de la maison sont voilés d'une écharpe de brume. La pluie

continue sa musique monotone. Une odeur de feuilles mortes monte du sol mouillé. Un flamboyant ponctue d'une teinte écarlate le gris du ciel. Le dôme d'un chêne touffu est voilé entièrement par les réseaux multiples d'un bourgainvilléas qui enlace ses grappes de toutes les teintes rouges au feuillage vert sombre du chêne immense.

Les gouttes de pluie frappent en cadence les «malangas», glissent et vont perler au bord des larges feuilles luisantes.

Prise par l'harmonie ambiante, la tristesse d'Arabella se fait moins sombre, et peu à peu s'atténue. Seule Kitty parvenait à la distraire. Nulle mieux qu'elle ne racontait l'avecdocte poivrée sous prétexte d'initier son amie aux habitudes de leurs congénères en Haïti.

Ce matin l'averse avait cessé. Mistress Darking en profita pour venir embrasser son amie.

... La bonne replaçait les objets de toilette sur la coiffeuse d'où elle les avait retirés pour essuyer et polir, tandis que la colonelle observait du coin de l'œil le

va et vient de la petite servante qui paraissait prendre à son gré trop d'intérêt à la conversation.

Sur un mot trop osé de Kitty, elle se leva.

— Cette fille l'entend, Kitty.

— Que m'importe, penses-tu que je me gênerais! (Ne m'as-tu pas dit que ces gens ne sont pas des créatures comme nous, qu'elles sont pareilles aux bêtes... D'où te vient cette soudaine pudeur? Ne m'as-tu pas dit que tu ferais même l'amour en leur présence?

— Oh! je ne le ferais jamais... Oh!... shocking, Kitty. D'ailleurs tu sais que je me respecte trop.

— Bien, bien, je te taquinai. Assieds-toi. Maintenant, dis-moi, la maison marche-t-elle? Es-tu habituée à... Et elle se pinça le nez du pouce et de l'index.

Voilà encore que tu vas gaffer. Je suis raisonnable, Kitty. Mais de grâce ne parle pas de certaines choses que je subis. Je me résigne voilà tout. Elle se retourna et congédia la bonne. Quand la fille fut sortie, elle reprit: — Il me semble

que cette chose détestable est partout, dans toute la maison, sur les meubles, sur moi, sur le colonel même.

Un éclat de rire irrésistible de Kitty l'interrompit. Seule, Arabella ignorait le goût faisandé de son mari pour les négresses. Elle avait une absolue confiance en lui malgré de fréquentes scènes de jalousie qu'elle même ne pouvait justifier et qui étaient dues surtout à son ennui et à son caractère difficile. Aussi Mistress Darking ne savait comment expliquer son rire. Enfin elle se calma et put parler,

— Te voilà bien obsédée par ces pauvres gens, Arabella. Que t'ont-ils fait?

— Tu parles comme le colonel, Kitty.

— Une malice pétilla dans les yeux de Mistress Darking.

— Ce n'est pas absolument pareil, ma chère... Mais laissons cette question... ton absence a été remarquée, j'ai du t'excuser. Cette intransigeance que tu affectes nuira à l'avenir d'Harry. Aussi plus de prétexte pour rester enfermée.

— Il pleuvait.

— Il ne pleut plus. D'ailleurs la pluie n'excuse rien. Nous avons dansé au Club samedi. Tu aurais pu venir?

— Je n'ai pas salué encore le Haut Commissaire et sa femme.

— Ah! ça, c'est une rude gaffe. Vas-y dès ce soir, tu vas tout gâter...

— Cela m'ennuie. Je ne connais personne.

— Qui te fait croire cela. Tu as des amies certainement, que tu retrouveras avec plaisir. Si tu n'en as pas, tu t'en feras. Je te présenterai. Voyons: on reçoit ce soir à la Résidence, il faut y aller.

— Le colonel m'a prévenue, j'irai.

— Ceci fait, tu seras invitée au Club, tu feras des visites et tu chasseras l'ennui... Nous sommes un groupe très restreint. Nous ne frayons même pas avec les petits américains. On est entre soi: haut gradés et civils titrés. Nous n'admettons aucune petite bourgeoise dans notre clan. C'est comme chez nous, tu

sais. Et puis ce Pays est charmant. On y mène une vie délicieuse, c'est une fête continuelle. Regarde comme je suis habillée?

Vêtue d'une ravissante robe d'organdie, d'un rose très pâle, toute brodée de fines fleurettes bleues, mistress Darking se tournait et retournait, pivotant sur ses hauts talons.

— Tu ne me croiras jamais si je te dis ce qu'elle m'a coûté?

— Toute brodée à la main... Un prix fou.

— A peine dix dollars. étoffe comprise.

— Et qui te l'a faite?

— Une haïtienne?...

— Tu te fais habiller par une négresse?

— Je ne suis pas la seule. Elles courent admirablement. Nous ne commandons plus que nos toilettes de soirée. Du grand luxe, car on s'habille beaucoup. C'est à qui sera le mieux vêtue dans les réceptions.

— A te croire, Haïti est un Pays de Cocagne?

— N'en doute pas. Suis mes conseils et tu auras des surprises. La pluie a cessé. Nous aurons ce soir un clair de lune magnifique. Cela aussi est du jamais vu pour toi. Ce pays alors est d'une splendeur incomparable. Toutes les maisons paraissent vernies par la clarté lunaire et les arbres bruissent à peine, comme endormies sous la lumière blonde.

— De la poésie, Kitty!

— Certes! La beauté m'inspire toujours... Ce qu'on s'amusera ce soir à la Résidence.

— Y aura-t-il des indigènes?

— Oui. Le Haut Commissaire ne manque jamais de les inviter.

— Il est très attaqué.

— C'est de la politique. Cela n'empêche pas quelques haïtiens de répondre à ses invitations. Sa femme est plus estimée pour sa cordialité; et cette cordialité feinte ou réelle a séduit nombre d'haïtiens. On la préfère au général. Pourquoi crains-tu d'affronter les indigènes, comme tu dis? ce sont des civilisés, les noirs comme les autres.

— Quels autres ?

— Ceux qui n'aiment pas être appelés nègres. Ils ont la peau à peu près blanche, et c'est amusant leur préjugé. Ce sont simplement des mulâtres.

* — Pour nous ne sont-ils pas tous les mêmes ?

— Ils ont l'air de s'en douter. Ils font bande à part et certains d'entre eux ont épousé des blanches...

— Des blanches, réellement ?

— Pas des américaines.

— Sont-ils nombreux ?

— Non. Heureusement pour ce pays; car, s'ils étaient nombreux, ce petit peuple perdrait toute personnalité, toute originalité. — Tu cites les paroles du colonel.

— Oh ! Harry est réputé pour ses opinions, moi je cache les miennes et n'en fais point parade comme lui. Est-il réellement sincère ?

— Oui, il est sincère, il veut le plus grand bien à ce monde, au détriment même de ses propres intérêts.

— C'est une idée, bonne, noble, com-

me une autre. Mon mari m'a dit qu'il a choisi un secrétaire noir.

Pas noir, un mulâtre, que tu trouveras très bel homme.

— Et toi ?

— Je l'ai à peine regardé.

— Et comment sais-tu qu'il est bel homme ?

— Ne me chicane pas, Kitty. Pour te faire plaisir, je dirai qu'il est presque blanc, avec des yeux gris, immenses et hardis, mais il habite à côté. Tu pourras, toi, le regarder à loisir. J'ai mieux vu la femme.

— Jolie ?

— Le colonel la trouve ravissante. Je n'aime pas les femmes grandes.

— Ce n'est pas une réponse... Elle doit être très belle.

— Comment peut-on dire une chose pareille ?

— Quoi ?

— Une négresse, belle !

— Mais tu n'as pas d'yeux. Lamercie, ta bonne, est belle.

— Où vois-tu cela ?

— Tu as un idéal de beauté qui est le type caucasique. Attends d'être familiarisée avec les créoles, et tu me diras si tu n'en trouves pas de très jolies. Elles sont faites au moule. Regarde le corps de Lamercie. Quelle ligne ! Nue, elle tenterait l'artiste le plus difficile. Et cela sans massage, sans sport. Elle est « nature ». Ses yeux sont admirables, ses dents parfaites. Tu m'objecteras que le nez est rond, les lèvres épaisses ; mais, c'est une convention qui te donne comme modèle de beauté plastique le nez droit et les lèvres minces, qui te porte à critiquer ce que les autres trouvent normal et même joli chez les créoles. Mais, j'aimerais bien voir le secrétaire d'Harry !

— Attends Harry, il sera bientôt midi, il le ramène en auto.

— Dans ta voiture ?

— Penses-tu, dans la sienne. Tu verras en même temps la jeune femme... Tiens, la voici.

— ... Derrière la croisée elles observaient.

— Elle est magnifique... Oh ! Arabella, rarement j'ai vu une plus jolie femme, quel galbel ! Le mari ne doit pas s'embêter...

Fernande Vernon ne se savait pas observée. Elle sortait du bain et son maillot moulait ses formes impeccables. Grande, souple, elle n'avait point sacrifié à la mode et des boucles d'un noir de jais encadraient son visage un peu long, aux traits accentués. Sa peau mouillée avait le poli de l'acajou au soleil.

— La belle créature ! s'exclama mistress Darking ! puis, avec un soupir... « Comme elles ont la peau ferme et lisse, ces mulâtresses, on les dirait laquées ! »

Tu trouves ça joli ?

— Oh ! oui. Regarde moi.

— Tu as embelli quoique tu sois un peu noireude.

— C'est le soleil, je fais ma cure chaque matin.

— C'est une folie.

— Vois mon bras, il y a des négresses qui sont plus blanches que moi.

— Tu me dégoutes, Kitty, à vanter tout le temps cette engeance, tu dois aimer un mulâtre.

— Non, pas encore, mais cela viendra, qui sait?... je suis très curieuse...

— De quoi?

— Tu seras choquée et puis tu n'es pas assez « vieille » en Haïti... Je me sauve, assez te laquiner aujourd'hui.

— Tu as toujours été un peu folle, j'ai peur pour toi du soleil des Tropiques... Ton mari ne te surveille pas assez.

— Tu ris, bon signe Arabella. Tu diras ces choses à mon mari, ce soir. Un autre jour, je te confierai... mais je parle trop... à ce soir, sans faute...

— ... Mistress Darking partie, la colonelle réfléchit longuement. Que voulait donc dire son amie? Serait-elle assez imprudente pour s'amouracher d'un noir... Non... c'est impossible, et c'est moi qui suis folle pour imaginer une chose pareille. Machinalement elle reprit le poste d'observation que Kitty occupait quelques minutes auparavant.

La jeune femme était rentrée dans la maison.

Sans doute se pare-t-elle pour celui qu'elle aime. Et la silhouette de l'homme se précisa... grand, musclé, l'allure sportive, teint clair, cheveux châtons, grands yeux gris... Un beau mâle... une brute, conclut-elle. Quelle devait être l'étreinte d'un être pareil... Elle imagina la peau ambrée de Vernon contre sa chair mate, le sang afflua à ses joues... un frisson la parcourut.

— Kitty me rend folle décidément! murmura-t-elle, et je m'énerve.

Une auto corna. C'était le colonel. Elle ne se déplaça pas et observait, les narines frémissantes, les joues en feu, comme si quelqu'un pouvait deviner sa pensée. Elle vit la course du jeune homme, l'élan de la femme à peine vêtue... Une étreinte qui se nouait, un baiser interminable, puis la porte refermée sur le couple enlacé...

Le colonel avait gravi l'escalier que mistress Murray regardait encore, mais quoi? Il entra dans la chambre. Alors, elle se retourna. Une pâleur étrange suc-

cédait à sa rougeur, elle fit, comme hallucinée, quelques pas vers son mari. D'une main impatiente, elle enleva la cigarette aux lèvres du colonel étonné, s'appuya tendrement contre lui, se haussa, tendit ses lèvres, s'offrit dans un lent baiser. Et l'étreinte nerveuse aussi puissante que l'autre entrevue, la plia hale-tante et ravie.

Parade



Le colonel Murray n'en croyait pas ses yeux. Arabella souriait, riait même. Le charme mauvais qui l'envoûtait depuis sa venue en Haiti avait disparu. Plus de discussions, plus de plaintes, plus de soupirs. La jeune femme avait maintenant une gaieté exubérante qui l'enchantait.

Ils s'habillaient. Six heures sonnaient, et le colonel se pressait pour ne pas être en retard à la Résidence où on les attendait.

Vêtu du costume colonial blanc,

aiguillettes et galons d'or, il était encore très séduisant, malgré ses quarante ans bien sonnés. Il avait l'allure juvénile, sauf une précoce calvitie qui le trahissait et le désespérait.

— Comme tu fais jeune, Harry...

— Flatteuse.

— Tu dois en faire des conquêtes?

— Moi?

— Je sais ce que je dis. Je n'oublie pas les « petites » aux Philippines. Ne fais pas l'étonné. Cela date seulement de l'an dernier.

— Ah! tu as pris au tragique quelques racontars; mais, je te le jure...

— Ne jure pas. Surtout ne va pas recommencer avec les haitiennes. Il me semble Harry que tu observes assez la moricaude à côté.

— Tu te trompes.

— Je t'ai surpris hier encore parlant à son mari.

— Affaires de service. C'est pratique de l'avoir sous la main, j'envisageais même de le faire venir ici quelquefois.

— Ici?

— Oui, tu le verras à peine. J'aménagerai un bureau dans la petite pièce qui ferme la galerie, et nous pourrons travailler sans que cela te dérange. Mais ne t'offusque pas, j'envisage seulement cette éventualité. Il est six heures, es-tu prête?

— Oui, comment me trouves-tu?

— Délicieuse. Viens.

Le colonel conduisait sa machine. Aucun des militaires américains ne prenait de chauffeurs, Ceci était commode pour causer sans crainte d'être épié. Ils s'imaginaient espionnés par les Haitiens. Jamais ces derniers n'y avaient pensé.

Ils savaient que la libération de leur territoire ne dépendait pas des marines occupant Haiti. Ils espéraient un changement d'une nouvelle guerre mondiale, un cataclysme qui en mobilisant l'Amérique, rendrait la liberté à leur Pays.

(Ils subissaient la morgue de l'occupant avec un fatalisme propre à la Race. Ce qui les portait à regarder avec indifférence le luxe outrageant déployé.)
Seuls les américains possédaient les voi-

tures les plus coûteuses et les plus belles maisons que les haïtiens appauvris leur avaient louées pour se créer des revenus.

Mistress Murray ne connaissait pas encore Port-au-Prince.

Les grandes rues asphaltées, les villas aux terrasses fleuries lui donnèrent une meilleure idée de ce pays de nègres.

La Résidence se trouvait au haut d'une butte et étalait ses vastes parterres s'étaguant en gradins. Sous un clair de lune féérique qui allongeait l'ombre dense des arbres et poudrait d'or blond leur cime touffue, les feuilles luisantes se balançaient mollement. La brise était tiède, et comme un parfum essore d'une cassolette, semblait s'échapper de toutes les plantes, chassée par le nonchalant éventail des palmes. Un orchestre invisible aux cuivres assourdis mêlait ses cadences mièvres à la langoureuse harmonie qui se dégagait de cette nuit seraine.

Déjà quelques voitures stationnaient à côté d'une immense pergola couverte de

plantes grimpantes d'où les grappes de fleurs d'un « bougainvillées » pendaient, mariant leurs teintes pourprées à la lueur tamisée des ampoules électriques.

— Le coup d'œil est ravissant, dit Arabella.

Leur voiture sous l'indication d'un « garde » stationna.

Le colonel, dès son arrivée, était allé à la Résidence. Il put guider Arabella et la présenter.

Très entourés, le Haut Commissaire et sa femme les distinguèrent pourtant et d'un mot aimable firent comprendre à Arabella que sa présence avait plu. Murray était quelqu'un, on l'accaparait déjà. Arabella rejoignit Kitty qui lui faisait signe.

Maintenant c'était un brouhaha de conversations. On dégustait des sandwiches, des gâteaux, on buvait de la limonade, du thé, mais pas d'alcool. Jamais dans aucune réunion officielle on eut osé enfreindre le régime de la prohibition.

Arabella n'en croyait pas ses yeux. Là, à quelques pas d'elle, des négresses cau-

saient avec des blancs; quelques unes parlaient anglais, leur intonation ne choquait point, elles zézéyaient légèrement. D'autres parlaient français, avec une jolie voix, très caressante, au timbre un peu voilé. Quoi, tout cela paraissait naturel. Tous, quelles que fussent leurs nuances claires ou foncées, causaient sans aucune restriction avec des américaines et leurs grands yeux câlins fouillaient sans vergogne dans un corsage décolleté ou se fixaient, admiratifs, sur de beaux bras nus. Tout leur semblait permis. On dévisageait curieusement les blanches que présentaient leurs maris. Une malice dans les yeux, quelques américaines chuchotaient discrètement. Impossible de deviner ce que cachait le flegme des hommes.

— On se croirait entre soi ! dit Kitty.

— En fermant les yeux, reclifia Arabella,

— Mais toi, tu ouvrirais les narines pour flairer...

— Non, non, je mentirais Kitty, je ne sens rien chez celles-là, c'est sans

doute le peuple... mais, j'aurais mauvaise grâce d'insister, réellement je suis éberluée... sont-ce là des haïtiens? Ce sont des gens très bien, qui ont l'habitude du monde. Les femmes sont élégantes et même jolies... je te fais cette concession.

— Oh! tu sais les trois quarts de ce monde connaissent Paris aussi bien que leur patelin. D'ailleurs ils sont intoxiqués par la France, ils ont une culture française, un parler français; ils se modelent sur Paris, fit-elle avec une moue dédaigneuse.

— Je serais moins étonnée de les entendre baragouiner leur jargon qu'un français aussi pur... Mais le colonel s'entretient avec un gentleman très distingué, qui-est-ce?

— Tu le trouves séduisant?

— Très chic, une belle tête énergique, et quel sourire...

— C'est un ami.

— Hein?

— Oui, veux-tu que je te présente,

puisqu'il te plaît. Mais inutile d'aller à lui, le colonel nous l'amène.

— Dieu, je vais être obligée de lui tendre la main.

— Je te crois, sois même fière qu'il t'ait remarquée.

— Dis moi qui est-ce? Kitty, supplia-t-elle.

— C'est le Président d'Haiti.

Mistress Murray n'en revenait pas. C'était là ce Président nègre dont on faisait un monstre! Kitty se moquait évidemment. Mais elle dut convenir du contraire quand le colonel fit les présentations. Elle vit tout près l'éclair des yeux un peu myopes derrière les verres du lorgnon retenu par un ruban noir. Une voix charmante accentuait de façon précieuse quelques compliments en anglais. Le colonel paraissait ravi et flatté. Mistress Darking elle-même se mettait en frais et donnait la réplique. C'était un pétilllement d'esprit. Arabella en perdait la parole et ne savait que répondre. Le président semblait jouir de sa confusion, il la dévisageait, le regard impérieux

s'adoucissait, les yeux brillaient, la subjuguant. Enfin il s'excusa et s'éloigna suivi de Harry. Arabella observait encore d'un regard étonné la tête allière qui se perdait dans le remous de la foule. La voix de Kitty la réveilla.

Tu es médusée. Ça, c'est le coup de foudre ou je ne m'y connais plus en amour.

— Ne plaisante pas toujours, Kitty. Figure toi pour la première fois de ma vie, je suis intimidée.

Oh! la bonne blague...

— Je me suis laissé dire tant d'horreurs sur tous ces nègres et surtout sur leur président que je ne pensais pas qu'il existât un seul comme celui-là. Il est élégant, charmant, séduisant. Je ne regrette pas de l'avoir rencontré. Je le reverrai même avec plaisir.

— C'est bien! nous irons ensemble au Palais.

— Mais où est sa femme?

— Ah! tu sais, celle-là te surprendra de même que son mari. Elle a très peu l'air d'une négresse.

— Elle n'est pas foncée ?

— Pas du tout. La voilà, à quelques pas de nous, allons la saluer.

— En effet, elle est très pâle. Elle est très bien ! Mais on reconnaît qu'elle est créole à la matité même de sa peau.

Tout en causant elles arrivèrent près de la « Présidente » qui, avenante, les accueillit en souriant.

Arabella se gourmandait : je fais la courbette devant des nègres, est-ce possible ?... Pour se justifier, elle conclut : « ceux-là ont un air spécial probablement parce qu'ils sont les maîtres de ce Pays ». Malgré elle, elle se sentait émue.

Les groupes se formaient. Kilty présenta Arabella à quelques unes de ses amies. La musique mettait une animation et les voix haussaient leur diapason en se donnant la réplique. On parlait généralement anglais ; parfois on entendait une phrase française quand on coudoyait une créole.

Les haïtiens s'évertuaient à parler une langue qui semblait leur écorcher le gosier tant ils faisaient d'efforts pour pro-

noncer et malgré eux leur voix montait d'un octave.) Ils paraissaient s'adresser à des sourds. Très observatrice, Arabella devinait une gêne que la gaieté factice des uns et des autres ne parvenait pas à dissiper. Chacun feignait une cordialité de commande. (Arabella surprenait parfois le regard lourd de haine inavouée d'une créole détaillant une robe luxueuse portée avec désinvolture par une américaine ou un regard méprisant d'une américaine) des narines palpitantes, vite pincées. Surprise, elle souriait d'un rictus et contemplait, inexpressive, un flirt de commande d'un gradé et d'une créole.

L'heure passait, quelques voitures suivirent la Packard présidentielle.

C'était le protocole observé, on ne partait jamais avant le Président. Sur l'insistance du Haut Commissaire et de sa femme, le colonel et Arabella durent rester parmi les derniers.

Bientôt ils ne furent plus qu'un petit groupe. Tous les nègres étaient partis.

On apporta alors le champagne qui chassa des gorges arides la fadeur de la salse pareille officielle.

Deuxième Partie !

En batifolant



LE JOUG !

II

L'élan étant donné, mistress Murray maintenant sortait chaque jour... Souvent Kitty la venait chercher. Ensemble, elles allaient chez une amie commune jouer au poker ou bien se rendait au Club pour leur quotidienne partie de tennis.

Le colonel ne voyait plus sa femme qu'aux heures des repas et le soir quand une invitation les retenait jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Arabella, l'ennui chassé, était occupée par ses amies et ses plaisirs. Elle ne semblait plus désirer un autre genre de vie. Le colonel était pris par son service. Il avait souhaité un rapprochement entre les Vernon et sa femme, celle-ci s'y était formellement opposée. Chez les Murray comme chez tous les américains en Haiti, on déjeunait tôt. Le service réclamait officiers et civils dès huit heu-

res du matin et les retenait jusqu'à une heure de l'après midi. Chacun rentrait alors chez soi, et après diner s'abandonnait à la sieste. Vers quatre heures, les uns allaient sur le terrain de polo ou bien au Club jouer au tennis ou encore faisaient de longues randonnées en automobile. Les autres se rendaient au cercle de Pétiou ville ou au club nautique de Cote-Plage.

Le Pays déroulait alors à leurs yeux émerveillés la magnificence de ses sites pittoresques.

Parfois, le long de la route, ils s'arrêtaient sous les grands arbres au feuillage touffu. Leur ombre bienfaisante abritait des paysans étendus et fumant paresseusement leur pipe aux côtés des paysannes lascives et rieuses qui échangeaient des propos grivois tandis que leurs nègrillons exposaient leur nudité insexuée en s'ébattant dans la poussière du chemin qui revêtait leur peau d'un enduit grisâtre. Alors, (des voitures descendaient « les blancs » qui, en rigolant, kodak en main, interpellaient les nègres.)

Quelques piécettes de monnaie à peine jetées que ces malheureux prennent la « pose » désirée et c'est à qui agrémentera son album des vues les plus saugrenues d'Haiti qu'on expédiera aux amis friands d'exotisme.

Dans les champs c'est l'ÉTÉ, le rouge Été qui fait flamber le cœur des hommes.

L'air est alourdi d'une enivrante odeur d'herbes fauchées. Les épis jonchent le sol, et la gaie chanson des paysans rythme le bruit des serpettes éraflant la terre dure.

Un coin est tout riant. La pluie récente y a nourri les vieilles souches qui verdoient.

Les longues tiges ondulent sous la brise. Le vaste champ semble une mer verte où les dos bronzés rampent ainsi que des bêtes brunes. Les paysans se redressent, se glissent, se penchent et leurs muscles noueux roulent sous la peau luisante que le soleil ardent brûle.

Vêtus d'un pantalon bleu foncé retroussé aux genoux, les reins ceints d'une

lanière de cuir, le torse nu, ils chantent allégrement; les épis et les gerbes s'amoncellent à leurs côtés.

Tous les oiseaux se sont donné rendez-vous et égrènent le fin « petit-mil » et le maïs doré épars dans le champ. Les oiselets picorent en piaillant. Un rossignol vocalise amoureusement tandis qu'un charpentier au plumage écossais pique un vieil arbre et prépare l'abri de sa nichée future.

Dans la chaude lumière une cigale crie éperdument. Une couleuvre rampe, nonchalante, une « manchette » l'aurait vite réduite en tronçons, mais le paysan superstitieux la chasse d'une pierre négligemment jetée. Dans la campagne en fête, les folâtres papillons, éclos par centaines sous les rayons bienfaisants du soleil, sont couleur d'or.

Avec une délicatesse exquise ils frôlent toutes les fleurs des champs: les marguerites, les boutons d'or. Il pleut des flocons d'or d'un immense acacia. C'est une débauche de tons jaunes. Un oiseau siffle, un autre se lisse les plumes

d'un bec avisé; l'un part à tire d'ailes, d'autres volètent sur les branches d'un « tia-tia », dont les gousses jaunies tombent en froufroutant.

L'air est aveuglant. Le ciel est d'un bleu cru qui blesse la vue. Une jeune paysanne, les poings aux hanches, debout, chante à pleine voix. La bouche ouverte montre les dents blanches et la gencive rose dans la face noire. La sueur ruisselle sur son front qu'elle essuie du revers de la manche.

La voix des travailleurs, grave et lente, auparavant, s'accélère et la chanson bachique allume en eux des convoitises.

C'est l'été!

Un rire énervé fuse, des saillies canailles s'entrecroisent. (Soudain une ivresse s'empare de ces êtres primitifs. Ils dansent malgré leur fatigue et de leurs pieds nus frappent en cadence la terre nourricière.)

Leurs yeux brillent, leurs désirs crient dans la lumière, mais leurs aspirations ne vont pas plus loin que les réalités

et des mots obscènes traduisent leurs rêves grossiers.

C'est le vertige du somptueux été, avec son cortège de chaudes voluptés, qui fait saigner l'âme alourdie de Souvenirs. Il nous crie :

LA BEAUTÉ PASSE SANS RETOUR...
LE PLAISIR N'EST QUE D'UN INSTANT...
PRENDS ! JOUIS !...



Civilisateurs !

Par hasard ce jour-là Mistress Murray avait devancé son mari. Elle se balançait nerveusement dans un rocking-chair.

Le colonel s'oublie, murmurait-elle, il est près de deux heures et le déjeuner refroidit.

Pour calmer son impatience elle fumait sans discontinuer.

Mais le colonel arrivait.

Brutalement la voiture freina. Le visage écarlate, les traits contractés, il gravit le perron en quelques enjambées.

Qu'a donc Harry? pensa en sursautant

mistress Murray. Est-il fou? est-il ivre? Il fait diablement chaud, aujourd'hui...

Le colonel s'arrêta en voyant sa femme.

— Eh bien! Harry, que vous arrive-t-il donc?

GOD DAM! s'écria-t-il, (ces gens sont des brutes.)

— Encore ces nègres?

— Non.

— Alors quoi?

— Je viens d'assister à une scène horrible. Ah! c'est ce qu'ils appellent coloniser. Nous n'arriverons à rien dans ce Pays, sinon qu'à soulever la haine des indigènes.

Mais que vous arrive-t-il donc? Vous m'inquiétez, Harry. Asseyez-vous et calmez vous sur tout. Après vous parlerez.

— Le colonel ne pouvait reprendre son sang froid. Il était bouleversé; enfin il put se remettre et s'exprimer.

— Figurez-vous, Arabella, que par hasard, ce matin, je laisse le Bureau. Une idée me poussait à aller voir Mac Kille. Je me rendis alors à la gendarmerie. J'arrive, je trouve Mac interrogeant un

groupe de pauvres noirs, il y avait parmi eux une femme. Qu'ont fait ces gens? demandai-je.

— Un vol a été commis. Ils sont accusés d'en être les auteurs.

— Qu'ont-ils volé?

— Des cuillères, des tasses, et quelques ustensiles de ménage.

— Laissez donc aller ces gens et qu'ils remettent ce qu'ils ont pris.

— Vous ne connaissez pas les nègres, Murray, me dit-il. Ils n'avouent jamais avoir volé. L'un peut trahir l'autre, c'est de cela que j'espère obtenir la vérité. Il s'agit de les terroriser, ils parleront.

Déjà j'étais agacé par ces propos.

— A combien le montant du vol, je paierai pour eux. Regardez les, Mac, ils tremblent de peur et font pitié. Renvoyez-les, votre bonté les corrigera bien mieux que n'importe quel châtement.

— Non, non, c'est insignifiant ce qu'ils ont pris; mais, pour l'exemple, il faut qu'ils parlent.

— Je n'insistai pas. Mais la curiosité me retint. Mac fit signe aux gendarmes.

Prenez celui-là, dit-il, et faites vite. Il désigna un grand gaillard musclé. L'angoisse lui bouleversait la face devenue terreuse. Je vis le noir se rapetisser. Il tendait vers nous ses mains suppliantes; ses jambes flageolaient.

— Il va parler, dis-je, attendez. Mac ne m'écoutait pas. Deux gendarmes se saisirent de l'homme. Mis sous le courant électrique, il se tordit et recouvra la parole. Il hurla des noms.

— Que dit-il? fit Mac, impossible. Ah! bien, doucement... parlez lentement, oui, c'est la femme qui a eu l'idée du vol. Bien!... laissez-le! A l'autre! La femme déjà couchée aux pieds de Mac demandait grâce.

— Je remettrai tout, criait-elle.
Levez-vous, hurla Kille.

— Elle lui prit les jambes, les enlaçait. Il voulut se dégager, impossible. Les gendarmes n'arrivaient pas à retirer la femme comme enroulée aux jambes de Mac. Enfin, d'un effort, il put se libérer, il était blême de colère. J'allais lui parler quand d'un violent coup de pied

il rejeta la femme non loin de lui. Elle s'était tue. Puis, commença à geindre.

Cette plainte devint affolante.

— Laissez-moi aller au W. C. j'ai nécessairement besoin d'aller... Tous ces malheureux, comme libérés par l'aveu de la femme, ricanaient.

— Mettez cette gueuse debout et qu'elle parle.

— Je parlerai, mais laissez moi...

Elle n'acheva pas, deux gendarmes la soulevèrent brutalement. Je vis la femme esquisser un pas, sur le parquet, en hurlant, tenant des deux mains son ventre, tandis que le sang s'échappait d'elle et tombait en flaques...

Qu'on l'enlève, dit Mac, si elle crève ce sera une de ces maudites négresses de moins.

Les autres avaient recouvré la parole et dans leur jargon demandaient pardon avec volubilité.

Je me rapprochai de Mac; je ne sais ce que mon indignation allait me porter à lui dire quand je vis des gendarmes, des noirs également, s'avancer vers les

accusés; et les gilles plurent, tandis que la matraque allait bon train. C'est à qui ferait le plus de zèle pour plaire au chef. Lui regardait et daignait sourire.

Il avait l'air de s'amuser...

— Quel passage à tabac, Harry! Et crois-tu qu'ils sont guéris de leur manie de voler? Ils recommenceront demain. Le nègre est né voleur. Déjà Mac ne pensait plus à la femme brimée, et son dégoût de la Race crevait en paroles acerbes...

(Jamais je n'aurais pensé cela de Mac. Vous avez agi comme un misérable, lui ai-je dit, plus brute que ces gens-là et je vous trouve abominable. Ah! ça, je lui ai dit ma façon de penser. Il est à vomir, quel sale individu!)

— Vous voilà un ennemi de plus sur le dos à cause de ces misérables voleurs.

— Vous dites, Arabella?

(Je dis que c'est vous le stupide garçon. Mac faisait son devoir, que vous importait!)

— Son devoir, son devoir!... vous appelez cela faire son devoir!

— Vous allez me prendre à partie parce que je ne partage pas votre avis...

— Je vous trouve...

— Hein?

— God dam! (Arabella j'aurais préféré vous voir morte que de vous entendre approuver cette horreur.)

— Allez, allez, vous êtes intoxiqué par ces nègres. Je vous crois un peu fou, Harry. Me dire une chose pareille à moi, à moi... Mais ces êtres ne vous comprendront jamais, ils n'ont pas la cervelle faite comme celle des blancs. (Vous même ne donnez-vous pas des coups de pied à votre chien.) Quelle différence faites vous entre lui et vos nègres? Je vous assure que Mac a raison, que c'est en agissant ainsi que ces gens arriveront à nous craindre et nous pourrons facilement les coloniser, leur donner le goût du travail; car ils sont paresseux, donc voleurs.

— Ils volent parce que la faim les tenaille. Ils deviendront enragés à regarder notre luxe; et je vous jure qu'un jour cela finira mal pour nous.

— Pour vous, Harry. En exagérant comme vous le faites vous allez au devant d'un blâme et votre révocation est au bout. Mac parlera.

— Ce sera tant mieux.

— C'est cela qui fera du bien à vos noirs. Laissez agir les uns et les autres. Soyez conciliant, moins catégorique et vous arriverez à obtenir davantage pour vos protégés. Ce sera bien plus adroit que votre violence. Le déjeuner est servi depuis longtemps; êtes vous disposé à venir ?...

De toute cette scène que Murray venait de raconter (ce qu'il n'avait point vu, ce qu'il ne pouvait pas voir) c'étaient deux petites filles qui se tenaient par la main, toutes endimanchées; leurs jambes décharnées brinqueballaient dans des chaussures trop larges.

Elles étaient venues en curieuses voir «Maman» qu'on avait arrêtée la veille. Elles n'avaient pas encore mangé... Qui aurait pensé à leur donner un morceau de pain ?

Poussées par l'instinct, elles se tenaient

ahuries, contemplant la scène incompréhensible pour leur petite cervelle.

Qu'attendait maman pour leur donner à manger ?

Suçant le pouce, ouvrant leurs grands yeux naïfs, elles sourirent amusées aux contorsions de l'homme mis sous le courant électrique.

Quand leur maman se mit à genoux, te sourire se figea. L'ainé qui avait sept ans plus précoce comprit les larmes de la mère. Une vague crainte la fit resserrer ses doigts sur la menotte de sa sœur. Quand la femme commença à geindre, puis à hurler, tenant son ventre; malgré elle, ses doigts squelettiques se crispèrent sur son petit ventre arrondi, ballonné par les privations.

« Comment le blanc pouvait-il être si méchant pour sa maman ? Elle esquissa un pas en avant, vague geste de secours, mais la peur la fit bien vite retourner en arrière.

On emmenait la femme.

Maman ! maman ! criaient-elles... Personne n'entendit leurs plaintes. L'une en-

trainant l'autre, elles reprirent péniblement le chemin de leur gîte.

Pauvres épaves, déjà ballottées par la vie; deshéritées, qui ne savaient pas encore ce que c'est que d'être orphelin...



En s'adressant avec déférence à son mari, Mistress Murray savait qu'il se calmerait. Déjà le colonel regrettait sa façon violente de lui parler. Il s'excusa avec empressement et obtint son pardon.

Arabella, appréciait son luxe. De sa vie elle n'avait connu un train pareil. Aussi ménageait-elle l'amour propre du colonel! « Son dada », c'est le noir, lui faire le plus de bien possible... ce n'était pas excessif et Mistress Murray flattait avec adresse la philanthropie de son mari. Ne disait-on pas en parlant de lui :

« Murray l'indigénophile » ?... Le colonel n'ignorait pas ce titre qu'ironiquement on accolait à son nom comme pour le stigmatiser.

Au début de son arrivée en Haïti, les amis avaient essayé de modifier ce que ses sentiments avaient de trop exclusif; il était resté indifférent à leurs sollicitations. Sa femme elle-même connaissait l'inanité de toute résistance à ce qu'elle appelait les lubies du colonel.

(Pour contrebalancer ces idées qui l'obscurcissaient, elle affectait une haine des nègres qu'elle poussait à l'extrême, se défendant même de les regarder)

Quand on la taquinait sur sa domestique indigène; elle répondait en soupirant que le colonel la lui imposait, et on la plaignait.

Malgré elle pourtant les Vernon l'intriguaient. La voix grave de Frédéric l'attirait, et elle se surprenait à en écouter le timbre séduisant. Quand le hasard la menait en face de la maison voisine, coquette et fleurie, un sentiment ambigu l'envahissait. Parfois les beaux yeux clairs

de Vernon la dévisageaient, et, un éblouissement soudain l'empêchait de se détourner assez vite pour ne pas subir leur caresse admirative.

Il me désire ce nègre! disait-elle, et le frisson de la chose défendue frôlait sa chair. Elle ne le méprisait pas. Malgré sa haine de la Race, elle n'arrivait pas à englober Vernon dans cette haine collective. Elle daignait lui reconnaître une certaine supériorité et abhorrait sans distinction tous les autres)

Sans doute le Colonel à lui vanter les mérites de son secrétaire avait créé cette secrète sympathie. Mais cette sympathie n'atteignait pas Fernande. Une certaine jalousie la portait à débiter la jeune femme que le Colonel continuait à trouver charmante.

Parfois sous le fallacieux prétexte du travail à donner, Murray allait chez ses voisins et le joli rire de Fernande agaçait on ne peut plus Arabella.

Décidément il était toqué de cette engeance! Aussi dans les groupes américains, quand on parlait des noirs — ce qui

arrivait souvent — on se taisait dès qu'on voyait venir le Colonel.

Murray feignait ne pas s'en apercevoir.

Pour affaires de service, il coudoyait chaque jour des noirs qu'il trouvait très cultivés et bien plus intéressants que ses compatriotes qui les dénigraient à qui mieux mieux. Il considérait le préjugé de couleur qui hantait ses congénères comme une aberration, et il s'amusait, pour faire rager certains de ses plus intimes qui le taquinaient plus franchement, à leur dire « Votre préjugé, simple jalousie de mâle. Ils sont rudement beaux ces nègres et votre mépris ne corrige pas votre infériorité musculaire. »

Ceux-ci devenaient alors fous de colère et c'est à qui lui jetterait à la face les tares ancestrales des noirs, telle anecdote stupide les ravalant au niveau de la bête.

Leur argument favori était ce fameux vaudou, religion africaine qu'on accusait les haïtiens de pratiquer malgré un semblant de civilisation et de catholicisme.

Mieux que personne, Murray savait les

dessous de cette fameuse accusation. Pure calomnie, car, en parlant du vaudou ce n'est pas seulement le rite apparent qu'on dénonçait, mais l'anthropophagie que, croit-on, il dissimule. On le confondait volontairement avec le Petro, venu originellement de la frontière espagnole, alors qu'avant les guerres de l'Indépendance on assimilait le Blanc au cochon qu'on immolait et dont les noirs buvaient le sang par haine de leurs maîtres féroces.

Ce sacrifice avait pour but de resserrer les liens qui unissaient les sectateurs du Pétro.

« Le blanc, confondant tous les cultes, en ramenait naturellement les différents rites au vaudou.

Le Vaudou n'était pourtant qu'une religion calquée sur le christianisme, déformée par l'ignorance des noirs. »

Les mêmes saints y étaient honorés et jamais un noir possédé par l'esprit ne parlait sans avoir auparavant invoqué Dieu — le Grand Maître — et les saints protecteurs. Le signe de la croix leur était

familier. L'accusation de cannibalisme que l'auteur de l'île Magique avait faite contre eux était une indignité; le Vaudou ne comportant pas de sacrifice humain.

Murray ébranlé à la lecture du livre dont la parution avait fait grand bruit en parla à Vernon. Celui-ci n'eut aucune peine à lui révéler les dessous de la mystification dont fut victime l'auteur de ce livre plein de racontars de bonnes femmes.

En effet, pour donner plus de force aux calomnies formulées par ceux qui haïssent les haitiens et les accusent de sorcellerie, quelques individus, des étrangers naturellement, avaient gagné à coup de dollars de cyniques metteurs en scène qui organisèrent des cérémonies vaudouesques pour le dilettantisme et la curiosité des blancs de passage, chose que favorisaient sournoisement certains officiers de la Police. Murray désira vérifier le fait et Vernon dut se résigner à lui faire voir une cérémonie analogue à celle décrite par l'auteur de « l'île Magique. »

Le colonel promit de feindre la plus grande crédulité... Mais, malgré lui, il avait une certaine restriction en parlant de ces cérémonies. Vernon outré dut se défendre à plusieurs reprises.

C'est un commerce assez lucratif et qui se vulgarise, répondait-il. Si vous lisiez les quotidiens attentivement, vous verriez que dans LE NOUVELLISTE du quatre Septembre, que je vous ai communiqué, l'on dénonce hardiment ces organisateurs.

Vernon prit d'une liasse le journal qu'il tendit au colonel.

DANSES DE VAUDOU CLANDESTINES POUR PLAIRE A CERTAINS ETRANGERS.

« Il nous est revenu que certains étrangers à la recherche de faits saillants pour nous dénigrer, avaient trouvé le moyen, malgré les défenses formelles, d'organiser des danses dites vaudouesques, d'assister à des scènes que des soi-disant imprésarios intelligents et roublards, présentaient à leur crédulité magique. »

«On nous apprend, cette semaine, qu'on organise une nouvelle édition à l'adresse de certains visiteurs.

«Nous dénonçons ces faits à l'attention du chef de la Gendarmerie et à celle de tous les haitiens. Il n'est pas possible que de pareils actes s'accomplissent dans la certitude de l'impunité.

«Les danses de Vaudou sont défendues par la Loi.

«La police empêche avec vigueur qu'elles aient lieu sous la direction d'haitiens
«AUCUN POTENTAT ÉTRANGER ne peut avoir le droit de transgresser les mesures prises.

«Les autorités militaires doivent agir et nous les mettons sur la piste. Et nous aussi nous veillerons... »

En remettant le journal à Vernon, le colonel ne put s'empêcher de rire.

Il n'y a rien à faire pour empêcher cela ?

—Oui, dit Vernon hardiment, quand vous ne serez plus dans ce Pays, le Gouvernement ayant l'autorité entière en main saura brider ces maîtres chanteurs.

Ils n'oseront plus organiser aucun spectacle dans la crainte du châtement immédiat. (Tant que l'américain sera ici, les parvenus, en quête de gloire facile, auront beau jeu pour nous débîner et mentir...)

— Qui vous empêche de rétracter ?

— Rétracter, quand c'est un fils de la libre Amérique, pistonné par de hautes influences, qui accuse ou qui rapporte une calomnie pourvu que cela lui donne de la galette, que son livre soit tiré à des milliers d'exemplaires !

Hélas ! que voulez-vous que nous autres Haitiens qui nous défendons avec notre intelligence et notre cœur seulement, fassions contre cette campagne de malveillance et de vénalité?... à la page 108

— Mon pauvre Vernon, vous avez sans doute raison, mais aussi vous acceptez trop sans murmurer les assauts réitérés contre votre Pays. Vous auriez du écrire également, faire une mise au point catégorique pour chaque accusation, vous défendre sans acrimonie, et quand l'importance du sujet l'exige, désigner sans

verbiage inutile, des témoins dignes de foi... Mais que faites-vous?

Notre voix ne dépasserait pas le quai, (Il y a la ligue des soi-disant civilisés contre nous.) L'accaparement du plus faible par le plus fort n'intéresse que nous. Quelle grande nation, sans se déjuger, pourrait ouvertement défendre notre Cause? Et puis comment avoir la sympathie de ceux-là qui estiment que notre Pays est trop beau pour appartenir à des nègres? Notre salut sans doute dépend de nous, dites-vous. (Nous aurions pu nous défendre si nous avions une action commune, mais la politique et tant d'autres préjugés nous divisent au profit d'éphémères individualités) Nous sommes garrottés par nos propres défauts.

Je vous parle, ainsi Colonel, avec franchise, mais nul autre que moi n'oserait le faire.

— Personne autre que moi ne daignerait vous écouter...

— N'aurait surtout cette bienveillance, Colonel, qui vous distingue, et que les haitiens apprécient, allez!

Ah! s'exclama Murray flatté, les haitiens connaissent mes sentiments.

Sur un signe affirmatif de Vernon, il ajouta :

— J'en suis bien heureux, et croyez que ce n'est pas la Politique.

— A qui le dites vous, Colonel? Je suis placé pour apprécier votre réelle sympathie pour la Race.

Ah! malicieux, ne me trahissez pas!

Mieux que personne, Vernon savait que le Colonel ne s'arrêtait pas au platonisme. Bel homme, il n'avait pas seulement pour attirer le prestige de son grade.

Les « créoles » ne le boudaient pas, quelque soit la nuance, il mordait avec avidité à tous les fruits. Il ne trouvait rien de plus savoureux que la fermeté lisse d'une peau acajou, et l'odeur fauve qui s'en dégagait.

Madame Vernon qui arrivait s'étonna de la pression nerveuse de sa poignée de main. Elle était coquettement vêtue. Sa robe très décolletée et transparente découvrait une chair polie, attirante, frai-

che, ambrée et qui répandait le parfum suave d'une récente ablution. Les manches courtes révélèrent les aisselles non épilées et si prometteuses que Murray s'angoissa, pris du désir sauvage d'étreindre dans ses bras puissants cette femme si séduisante, et dont (le charme était doublé par l'attrait de l'inconnu.)

Souvent Vernon s'en allait quêter aventure, Murray se promet de profiter d'une de ses absences pour avoir cette jolie femme que son mari délaissait par goût du changement ou pour une commission de la part de son chef.

Je saurai l'éloigner, se dit-il. Cette idée l'empêcha de suivre la conversation qui continuait à bâtons rompus. Il prit congé.

Fernande, un peu surprise, pensa: Le colonel a-t-il une idée de derrière la tête? Que signifie cette façon de me broyer les doigts?

En partant, Murray rappela à son secrétaire le spectacle que celui-ci se vantait de lui montrer.

Quoi donc?, dit Fernande à Frédéric qui venait de raccompagner son Chef...

Une scène de sorcellerie avec danses. etc...
Quelle est cette affaire?

Rien que de bien simple! Tu n'ignores pas qu'un certain Seabrook a écrit, probablement sur commande, un livre intitulé «l'Île Magique» où nous sommes pris à partie comme d'habitude le font ces aventuriers de la plume, avides d'un succès de scandale. Entre beaucoup d'autres calomnies, il parle de Zombis comme d'une chose réelle. Il affirme en avoir vus, et prétend que ce sont des ressuscités.

— Se trompe-t-il? Ma foi! il est possible qu'il en ait réellement vus. Tout dernièrement un ami ne nous affirmait-il pas en avoir rencontré un; que l'ayant interpellé, celui-ci avait détalé à toute vitesse? Il rapporte même que c'était un de ses amis, décédé dix ans plus tôt...

— D'après vous, ce Zombi l'aurait reconnu?

— Oui

— Vous leur faites alors crédit de compréhension. Si interpellés, ils prennent la fuite, pourquoi acceptent-ils donc cette vie anormale qu'on leur impose?

— Ils ont perdu l'intelligence.

— Vous êtes de mon avis. Alors, notre ami s'est trompé sur une ressemblance. Car, un individu privé d'intelligence ne reconnaît personne. Ce sont des histoires à dormir debout que des gens soi-disant dignes de foi racontent; et quand on leur demande de préciser, elles citent le témoignage d'autres gens aussi dignes de foi qu'elles; et ainsi de suite. (Qu'on laisse ces racontars pour les « veillées » ou pour effrayer les gosses. Nous subissons le joug de notre ignorance, de nos passions, de nos superstitions, de nos préjugés. Ce sont toutes ces entraves qui paralysent notre évolution et nous livrent pieds et poings liés aux mains de l'étranger qui bénéficie de notre stupide désunion.)

(La malveillance des dénigreur systématiques, des larbins littéraires à gages, nous imposent encore un joug plus pénible.)

A quoi bon s'emballer, raisonnons. Il y a parfois des morts subites inexplicables.

— C'est tout autre chose; ma chère amie. Ne confondons pas empoisonnement et Zombis. Un cadavre ne peut-être actionné comme une mécanique. J'admets avec vous l'existence des soi disant Zombis. A mon avis, ce serait simplement une forme déguisée de l'esclavage — Il y a tant de formes de l'esclavage moderne. Je m'explique. Quelqu'un qui possède une grande ferme au lieu de s'adresser à des ouvriers payés préfère avoir une bonne équipe de travailleurs auxquels il ne donne en retour qu'une maigre pitance et des haillons sordides. Ce qui est certain, c'est qu'il emploie des narcotiques. Il crée une mort apparente pour atteindre son but. Agissant avec l'aide d'un ou de plusieurs complices, il s'introduit sans peine chez sa victime.

Dans notre Pays, quand un individu meurt quelque soit la rumeur qui court ou l'enterre sans autre forme de procès. Aucun médecin légiste ne requiert une autopsie.

— Une autopsie! cela répugne aux parents.

Evidemment. Après douze heures, jamais davantage, se fait l'inhumation. Qui peut certifier une léthargie, un empoisonnement là où il y a mort apparente. Dans la nuit de l'enterrement, celui qui a accompli le crime revient avec ses aides. On ouvre la terre fraîchement remuée et on en retire l'inhumé. Un antidote: il reprend ses forces; jamais son intelligence. Le poison qui lui a donné la mort apparente a détruit ses facultés intellectuelles. C'est un idiot qui, sous la conduite d'un garde chiourme, travaillera comme une brute. Quelques fortes constitutions résistent au poison et recouvrent plus ou moins l'intelligence. Ces prédestinés ne conservent alors de leur vie de Zombis qu'un souvenir vague et surtout la sensation d'avoir travaillé comme une bête de somme. Ils racontent justement qu'ils furent changés en bête par ceux-là qui les ont enlevés. C'est la légende. Le cas n'a jamais été vérifié et personne ne peut prétendre en avoir touché un. Jusqu'à preuve du contraire, on doit se fier au témoignage du garçon de cour ou d'une vieille paysanne superstitieuse et crédule...

— Cette explication est logique.

— Parbleu, le Christ lui-même n'eut qu'une ou deux fois, d'après l'Évangile, à exercer son pouvoir de résurrection. C'est faire crédit à de pauvres nègres d'une puissance bien merveilleuse que celle de ressusciter les morts! Un tel secret ferait la fortune de notre Pays et les millions qu'un seul «ressuscité» nous rapporterait libèreraient Haïti ainsi que tous les pauvres vivants qui y gémissent.

— C'est fort juste et celui-là n'est qu'un imposteur qui affirme être vrai ce qu'il sait être impossible. On voudrait rire pour ne pas pleurer. — Mais, ces accusations font leur chemin. — Murray lui-même, sait-il que ce sont des racontars?...

— Evidemment! Mais malgré lui, il a un doute et il aurait voulu se rendre compte s'il se trouve des blancs assez crédules pour se laisser mystifier par des noirs; et des noirs assez intelligents pour arriver à mystifier des blancs.

— Se trouve-t-il des haïtiens pour se prêter à cette comédie?

— Oui.

— Impossible !

— Je le disais au Colonel, ce matin, c'est un commerce lucratif pour certains individus. Ils sont pauvres et trouvent tout naturel de prendre au blanc un peu de l'argent que celui-ci gagne si facilement en Haïti. (Ils ne voient pas plus loin que leur gain.)

— Et tu te prêtes à cela, toi ?

Ma foi ! sans aucun plaisir. Au Bureau, on connaît ces organisateurs de mascarade. Je prendrai l'un d'eux et le Colonel aura sa séance vaudouesque. Il paye assez cher pour cela.

— Tu n'aurais jamais dû accepter...

— Allons donc ! Murray n'est pas dupe et puis ces malheureux gagneront de quoi vivre un mois ou deux.

— C'est une faiblesse impardonnable de ta part.

— Bah ! ceux qui ne veulent pas nous croire anthropophages ou sorciers n'ont qu'à voyager et visiter nos clubs, notre société, notre bourgeoisie si intéressante ; ils seront renseignés. Avec le tourisme ces calomnies tomberont.

— Ils rencontreront toujours des organisateurs de danses.

— Ils se lasseront de voir les mêmes simagrées et un beau jour surprendront les mystificateurs. Et puis à ressasser chaque fois les mêmes choses, on est vite blasé.

Tu me blâmes, Fernande, tu as raison. Cependant si je ne m'étais pas proposé, Murray trouverait un autre qui ne s'ingénierait pas à lui démasquer la supercherie, qui n'aurait pas ma franchise ni mon amour du Pays, et Dieu sait ce qu'il lui ferait croire...

— L'excuse est bonne, mon ami ; mais de grâce ne vous prêtez plus à ces fantasmagories.



Mystifiés et mystificateurs



Huit jours plus tard la voiture du Colonel les conduisait à la Rivière Froide.

C'était un dimanche. D'ordinaire on chôme ce jour là.

Seuls les paysans en profitent pour descendre des mornes avec les denrées qu'ils désirent vendre aux premières heures du lendemain.

Les balances ne fonctionnent pas. Vides de leurs plateaux, elles dressent leurs fléaux immobiles.

Les premiers paysans arrivent portant sur leur tête ou dans de lourds paniers,

ou à dos d'animaux, du café, du coton, qu'ils ont soin de mouiller à chaque « passe » afin d'en augmenter le poids. Accroupis non loin des charges, ils s'entassaient pêle-mêle dans l'attente du jour suivant tandis que les bêtes débarrassées de leur fardeau s'ébrouent gaillardement. Quelques « habitants » fument une courte pipe en écoutant, flegmatiques, un verbeux courtier qui essaie de les attirer non loin de là vers un autre spéculateur en promettant des choses myrifiées : un surplus de poids, de prix...

Des femmes, malgré la fatigue, se sont penchées, pour cuire la popote des hommes, sur d'immenses chaudières posées sur un grand feu de bois. À côté la rivière roule ses eaux tumultueuses sur les cailloux polis charriant les branches et les troncs d'arbres.

Il eut été imprudent de la traverser, car la nuit déjà tombait et comme cela arrive fréquemment sous les Tropiques, il n'y eut pas de clair obscur. Brusquement il fit noir.

La voiture s'arrêta. Vernon s'impatien-

tail. L'homme qui devait les attendre n'était pas encore arrivé.

Le Colonel alluma son flash-light. Allons en reconnaissance, Vernon.

— Non, Colonel, il vaut mieux attendre... nous pourrions manquer notre homme.

Un tambour lointain vibra. En face d'eux une lueur brilla.

Quelques voix chantonnaient une mélodie plaintive.

— Serait-ce l'homme ?

— Il veut faire plus que je ne lui ai demandé. Attendez-vous à voir des choses fantastiques.

— Se doute-il que je sais ?

— Non, je lui ai demandé un spectacle choisi, lui disant que vous étiez un grand chef blanc qui désirait être initié.

— Ne pensez-vous pas, Vernon que c'eût été mieux de surprendre des cérémonies véritables ?

— Encore ce doute, Colonel ? Il n'y a pas d'autres cérémonies que celles que nous allons voir. D'ailleurs, où ces pau-

vres hères prendraient-ils de l'argent pour ces ripailles?

— C'est vrai cela... ce peuple est pauvre, dit Murray avec pitié.

— Oui. La majorité de ces gens dansent pour leur plaisir, pour une croyance, en proie à un délire hystérique. Ils jouissent de voluptés insoupçonnées. Pauvres hères! Ils sont superstitieux c'est évident! quoi de mal? Ils croient en leurs dieux africains qui revêtent une forme vivante. Les chefs, les organisateurs, s'enveloppent de mystère pour les impressionner et les fanatiser. Mais quel Pays n'a eu ses dieux lares, ses prêtres, ses ser-vants, ses holocaustes?

— Inutile de me faire un cours de religion, Vernon. Regardez ces gens, en face de nous, qui semblent hésiter à traverser la rivière. Sont-ce nos gens, cette fois?

De l'autre côté de l'eau, quelques individus, dont on voyait les silhouettes gesticuler dans l'obscurité, commençaient à chanter.

Ils se donnent du courage pour traver-

ser l'eau, dit Vernon. Mais plus il les observait plus il s'inquiétait de leur manège.

— Serions-nous tombés dans un piège, pensa-t-il. L'hésitation de ceux qui se tenaient en face d'eux avait cessé. Le groupe venait à leur rencontre. Quel ne fut leur étonnement en apercevant quatre solides gaillards, porteurs que précédaient deux ou trois individus. Ils chantaient. Plus ils approchaient, plus se dégageait une odeur pestilentielle qui empuantissait l'air.

— Que veut dire cela? dit Murray, tirant à demi son revolver.

Immédiatement, Vernon fit le même geste.

— (Nous avons affaire à des loups garous. Ils ont l'air d'aller au sabbat, dit-il.)

En effet, à demi nus ces grands corps noirs offraient un spectacle effrayant.

Murray mit le moteur en marche.

— A la première attaque je fais feu; je fonds sur eux et vous faites également vos balles, Vernon.

— All right, colonel, répondit celui-ci, décidé à vendre chèrement sa vie, et à

protéger le colonel. Ne l'accuserait-on pas d'avoir entraîné son chef dans un guépier?

L'odeur devenait de plus en plus forte. Le groupe ralentit le pas.

— Vont ils nous asphyxier avant de nous faire prisonniers? Allumons les phares.

Les projecteurs balayèrent l'obscurité de leur lumière crue.

C'était un cadavre raidi, étendu sur une porte, qu'ils transportaient ainsi sur leur tête.

Vernon rasséréna les interpela.

— Où allez-vous ?

— C'est le fils de « Sor Isabelle » qui est mort sur l'habitation Cobié depuis trois jours; nous le portons en ville pour l'enterrement. Votre voiture nous a effrayés; c'est pourquoi nous nous étions arrêtés; mais nous continuons.

Faites vite dit Vernon, vous courez risqué de voir éclater le cadavre... il me paraît enflé.

— Il durera jusqu'à demain il est bien « baigné ».

Ils passèrent en courant. Murray, suffoqué, le mouchoir sous le nez, ne pou-

vait respirer. Vernon eut le bon esprit d'allumer un cigare. Vite Murray suivit son exemple. Quand ils purent parler, Compère Jean se tenait à leurs ordres. Il avait pensé à leur amener des chevaux. Ils se mirent en selle.

Au loin les porteurs reprirent leurs plaintes macabres où les voix alternaient :

En avant Isaac, oh, Isaac, levé pié ou
Allé qui lé on pas pé mangé encô.

Djiol en haut... oh. Djiol en bas...

Allé qui lé ou pas pé mangé encô

Pittitt moins !

Ou pas pé boué ni dlo ni clairin

Pittitt moins !

Ou pas pé dansé vaudou

Pittitt moins !

Tambou va rélé diall yo ou pas pé jan'm
baye chica,

Pittitt moins !

Ou pas pé fait caresses ou pas jannin souï

Pittitt moins !

Desormais tu ne mangeras plus

O mon fils

Tu ne boiras ni l'eau ni le clairin

O mon fils !

Plus jamais tu ne danseras vaudou
O mon fils

Le tambour attirera vainement les belles
filles,

O mon fils !

Tu ne connaîtras plus les chaudes caresses,
Aucune caresse, aucune ivresse, o mon fils !
Djiol en haut, oh! oh! djiol en bas!

En avant Isaac, oh... Isaac l'évêque ou...

Excusez-moi, dit compère Jean; le mort
que je suivais m'empêchait d'aller vite :
« l'odeur montait ».

Je comprends cela, dit le colonel, ne
nous attardons plus; il est près de neuf
heures.

La lune, que des nuages masquaient au-
paravant, commençait lentement son ascen-
sion. L'ombre des arbres emmêlés formait
un dôme sombre. Leurs branches pen-
daient jusque sur le chemin pierreux. Ils
les maintenaient, les bras relevés pour
se garer et n'être pas flagellés par leur
 Brusque redressement.

Mille animaux fantastiques surgissaient,
puis disparaissaient à mesure que les
feuilles projetaient leur ombre sur un

amas de cailloux brillants ou sur un
tronc vermoulu où la moisissure avait
créé une végétation folle, On entendait
au loin la tumultueuse rivière dont les
mornes proches répercutaient les gron-
dements sourds.

Que tout cela est pittoresque ! s'excla-
mait de temps en temps Murray.

Seule sa voix enthousiaste remuait le
silence des voyageurs.

L'humidité de la rivière voisine mettait
un froid linceul autour d'eux.

Ils frissonnèrent.

Ils s'engagèrent dans une route mon-
tueuse. Le son du tambour ou parfois
le râle sinistre du lambi résonnait et
ils suivaient leur attirance magique.

Cet endroit est sinistre, ne trouvez-
vous pas, Vernon? Aucun étranger sui-
vant comme nous ce sentier ne pourrait
s'empêcher d'être effrayé. Tout cela est
mystérieux et impressionnant.

— Ne parlez pas trop, dit leur guide,
nous arrivons et il importe qu'on ne
nous surprenne pas.

Compère Jean remplissait son rôle à ravir. Il était persuadé de la crédulité du Blanc.

On arrivait. Ils aperçurent la foule qui grouillait sous les tonnelles aux sons affolants des tambours. Elle même ignorait le rôle qu'elle y jouait.

Compère Jean avait invité pour un « service » en l'honneur de Dambalah. Il y avait du tafia à discrétion.

Murray et Vernon furent placés au centre du hounfort. Avec curiosité le Colonel observait autour de lui : la table, sorte d'autel, où étaient déposés des liqueurs et des plats de faïence blanche remplis de riz, de maïs, de gâteaux, offerte pour attirer la clémence du dieu. Les murs crépis à la chaux étaient ornés de chromos qui figuraient les images des saints honorés. Sainte ANNE représentant MAITRESSE ERSULIE, divinité africaine, occupait la première place... Mais DAMBALAH qu'on fêtait avait pris l'image vivante de la couleuvre. Il devait se manifester à ses sujets au pied du grand mapou dont les branches énormes cou-

vraient le toit de chaume du hounfort. Compère Jean très zélé activait la Danse. Déjà les vapeurs de l'alcool mettaient la frénésie aux sens des femmes et des hommes qui vis-à-vis dans un tremblement convulsif des épaules, marquaient le rythme endiablé. Le tambour s'acharnait sur la même cadence crispante, et les cris rauques des danseurs s'exaspèrent, devenaient douloureux à force de volupté.

Murray n'était plus l'être à qui la Civilisation avait forgé une âme raffinée et snob. Une envie irrésistible lui venait de se jeter au milieu de cette frénésie. (Il grinçait des dents pour ne pas hurler des cris pareils à ceux qui convulsaient les faces hagardes de ces êtres primitifs.) Il enviait la saccade qui raidissait les croupes et tordait les corps en spasmes épileptiques.

Brusquement une clochette tinta. Les tambours se turent. La voix des femmes, réunies au pied du mapou autour d'une nappé blanche couverte de gâteaux et de victuailles, monta, grave et lente, dans une impressionnante invocation.

— Regardez l'arbre, dit Vernon.

Une forte branche feuillue s'abaissait, agitée par instants. Murray fit taire sa convoitise excitée par l'odeur fauve des chairs moites. De la branche, une immense couleuvre descendait répandant une odeur âcre de musc. Elle était si grasse, si lourde, que sa masse pouvait à peine bouger.

A sa vue les invocations psalmodiées reprirent lentement...

Dambalah, papa moïn.
Dambalah, bon dié moïn,
Dambalah oué-do,
Ouvri barrié pou nou.

Plus loin, les voix chantaient lentement comme pour accompagner la psalmodie :

Filé ma pé filé

Dambalah oué-do cé couleuvre moins yé.

L'angoisse, peut-être la crainte, mettait une sourdine aux voix avinées.

Les faces noires penchées, les yeux exorbités et ravis, suivaient le paresseux rampement de l'idole.

— Ces gens là croient ! dit Murray.

— Peut-être oui, peut-être non. Pour le

moment, ils subissent le vertige ancestral.

— Ah ! oui, la tare atavique, mon ami.

La couleuvre ayant flairé les mets, lappa du lait dans une terrine.

C'était un signe favorable.

Une exclamation aussitôt retentit et le tambour s'enfla scandant les cris d'une femme qui se contorsionnait, devenue la proie de l'Esprit.

Sorte de pythonisse, elle saluait les uns et les autres, de la main gauche, croisée avec la main droite, et se penchait baisant aux lèvres ceux que l'Esprit avait désignés. Ceux-ci sous son baiser se tordaient à leur tour envahis par le même délire frénétique.

— Voilà le vrai rite, dit Vernon, maîtrisant l'émotion que malgré lui le tremblement de sa voix décelait.

La couleuvre glissant sa masse luisante était remontée sur la branche.

— C'est là qu'elle doit nicher, dit Murray.

L'arbre paraissait centenaire. Son tronc rugueux mesurait bien dix mètres de

tour. Une ouverture à sa base révélait qu'en partie il était creux.

Sur un signe de compère Jean le tambour entama un autre chant, rythmé différemment: le Pétero évocateur et lugubre. Comme à un signal les danseurs s'éloignèrent.

Il ne restait plus que les grands initiés.

Quelques femmes ramassèrent la nappe avec tout ce qu'elle portait et l'enfouirent dans le creux au pied du mapou. On mit dessus une pierre sur laquelle était dessinée une immense couleuvre.

C'était le moment des sacrifices. On immola un cabri. Le sang recueilli par compère Jean fut emporté à l'intérieur de l'une des cases.

— Ici s'achève le rite traditionnel, dit Vernon.

— Et la femme que l'auteur de l'He Magique a vu sacrifier. ?

Je vous ai déjà dit que ces choses n'existent plus. Comme dans le judaïsme et certaines autres religions anciennes, le sacrifice humain a été remplacé par des simulacres. Attendez, compère Jean qui

joue le rôle de grand prêtre va retourner avec ses comparses vous jouer cette scène habituelle faite pour les gogos et les reporters étrangers en mal de cannibalisme.

Affublé d'oripeaux rouges il réapparaissait bientôt.

A sa vue les commères bien stylées se levèrent et l'encerclèrent. Il n'était pas visible pour la foule; mais il faisait face à Vernon et au Colonel.

Après quelques contorsions et paroles sacramentelles, il ôta de dessous les oripeaux qui l'emmitoufflaient un enfant blanc.

Le pauvre gosse semblait endormi et son corps brinqueballait de gauche à droite. D'un coup, il lui trancha la gorge. Le sang gicla. Alors l'une des femmes tendit un linge où il déposa le corps exsangue qu'il emporta.

A pas lents il sortit du cercle des femmes et disparut derrière les arbres..

Murray ne se contenait plus, il éclata de rire. C'était la détente à son énervement, à son angoisse.

Dans l'enfant il avait pu distinguer une poupée de son à tête de porcelaine au sourire figé des lèvres peintes, aux yeux écarquillés sous les cheveux noirs. Le cou habilement enveloppé d'une vessie contenait probablement le sang du cabri précédemment égorgé.

— Quel tour de passe passe, hein ! Vernon ! c'est formidable cela.

Très triste, Vernon ne souriait plus. L'habileté de la supercherie le déconcertait. Dans l'obscurité à peine éclairée par des lampes, cette cérémonie lui semblait diabolique.

— Qu'aurait pensé un autre à votre place, Colonel ?

— La peur aidant.... ça, c'est à s'y méprendre, une scène de sorcellerie et d'anthropophagie... God dam ! ces nègres sont formidables, répéta-t-il... Ce sont les bottines à hauts talons de la poupée qui m'ont tout dévoilé, alors j'ai régardé la tête.... Oh !... C'est formidable, formidable !....

Les chansons bachiques reprenaient.

— Si vous désirez manger de la chair

humaine, le compère vous invitera et vous serez absolument initié.

— Je n'ai nulle envie de goûter à la chair de cabri cru. J'en ai assez pour aujourd'hui. J'ai peur de me trahir par un éclat de rire. Faites appeler notre homme et partons.

Compère Jean venait vers eux.

« *Ou oué mysté nous, blanc, piga ou palé sinon tant pis pou ou ?* »

« Vous avez vu nos mystères, blanc, ne parlez pas sinon gare à vous ? »

« *Est-que ou gain assé ou bien ou vlé dénié degré ?* »

« En avez vous assez ou bien désirez-vous la dernière initiation ? traduisait Vernon. »

J'en ai assez, dit Murray, un autre jour je reviendrai. Je suis très content de ce que j'ai vu.

Un billet de dix dollars gratifia compère Jean qui se plia en deux, remerciant au nom de Dambalah et de tous les saints.

A leur montre il marquait 2 heures. Ils reprirent allègrement la route du retour.

— Il faut quand même que je fasse du bien à ces gens, dit Murray. C'est une iniquité que de les laisser croupir dans leur misère et leurs superstitions.

Il faut les éduquer, les civiliser...

— Pourquoi ? dit Vernon.... La civilisation crée des désirs et les désirs sont des douleurs. Laissez donc ces malheureux à leur ignorance heureuse.))

Chassé Croisé!

— Vernon, vous savez que je vous aime beaucoup. Vous savez combien également j'aime votre Pays?

— Oui, Colonel.

— Je dois vous avouer une chose qui vous peinera. Votre Pays ne peut pas évoluer sans tutelle.

— Oh! réellement, Colonel!

— Vous avez adopté une démocratie qui ne convient pas à des gens incultes et affamés. L'Amérique qui est une grande Puissance ne pourrait sans danger adopter une telle forme de Gouverne-

ment. Vous vous êtes basés dans votre vie de petit peuple âgé seulement d'une centaine d'années sur la France qui compte, elle, vingt siècles de civilisation. Votre idéal est latin et vous êtes nègres, nègres transplantés encore puisque votre berceau est l'Afrique. Il faudrait pour votre évolution, affirmer votre personnalité, c'est à dire ne jamais abandonner l'idée que vous êtes tous des nègres sans aucune distinction de nuances. Vous n'avez aucune tradition. L'un de vous l'a bien dit «... Vous vous glorifiez de vos bâtardises blanches et vous avez honte de vos origines africaines.»... — (Price Mars...: Préface de Ainsi Parla l'oncle...)

— D'après vous, Colonel, nous aurions dû conserver le culte même de nos aïeux ?

— L'ai-je jamais dit ? Vous ne voulez pas me comprendre. Au contraire, je déplore l'ignorance où végète votre Peuple.

Ils se turent un instant. Murray poursuivit.

— Excusez ma comparaison, Vernon. Je m'imagine votre Pays une mare bour-

beuse où croassent une multitude de grenouilles; ce sont vos politiciens. Quand l'un d'eux sort de la mare, ceux qui barbotent sont acharnés après lui. Voilà l'origine de votre éternelle opposition qui paralyse votre évolution.

— Mais toute idée peut être discutée.

— Evidemment, mais c'est une opposition contre une réussite, non pas contre un principe. Quelque soit le bien qu'il voudrait faire au Peuple, le Vainqueur, outrageusement pris à partie, se rebelle et oublie ses promesses, s'il en a faites.

— On trouve toujours des raisons pour ne pas tenir ses engagements.

— A en croire la plupart de vos journalistes, il n'y aurait aucun homme intègre dans votre Pays puisque tous ceux qui occupent une position en vedette sont systématiquement débinés. On les attaque parfois jusque dans leur famille.

— Vous avez lu quelques polémiques, Colonel. En effet, on excelle à s'entre-déchiquer.

— Si ce n'était que cela. Jamais je n'ai

lu d'un haïtien une critique bienveillante sur un de vos intellectuels. C'est à croire qu'il n'en existe pas chez vous et pourtant c'est votre devoir de les encourager pour qu'ils produisent. Parfois un groupe de jeunes gens essaie de rompre votre apathie; ils se font mousser les uns les autres, ignorent volontairement les aînés. On devine aisément la clique et là non plus je ne vois pas de réussite.

— C'est le Pouvoir qui a pour mission d'encourager tout Progrès...

— Voilà pourquoi je pense qu'un peuple noir gagnerait à être gouverné par un Chef noir.

Euh! Euh! Nous en avons toujours eus.

— Il régnerait d'abord comme bon lui semble; puis l'habitude du Pouvoir enseignant à...

— Un despote alors... Un satrape... interrompit vivement Vernon.

— Despote instruit ou satrape éclairé, représentant la masse, il en connaîtrait les besoins et aurait vis-à-vis d'elle des engagements qu'il n'oserait ne pas tenir. Il aurait intérêt à éduquer ses frères,

car seule l'éducation leur donnera conscience de leur valeur et les libérera de leurs superstitions.

— Vous avez la hantise de la cérémonie de l'autre soir, ricana Vernon.

— ...sinon l'écart moral deviendra plus grand entre votre élite sélectionnée et la masse à l'abandon.

— Colonel, ce que vous dites là est la mission de l'élite, qu'elle conçoit clairement.

— Mais qu'aucun de vous ne fera.

— Vous vous trompez, colonel. Il y a des réalisations. Du Peuple sont sortis des haïtiens qui n'ont pas attendu un voyage en Europe ni votre arrivée, pour être remarquables.

— Oui, une minorité. Cette instruction aurait du être généralisée dans les campagnes mêmes; qu'elle provienne du blanc, — prêtre catholique ou pasteur protestant, — n'y mettez sournoisement aucun obstacle puisque ce qu'ils font, aucun de vous ne le ferait. Vous importez tout, même le dévouement à votre Pays... Haïti est unique.

— Dans ce que vous dites, Colonel, malgré vos exagérations, il y a du vrai. Mais si avec vos dollars, vos villes naissent comme des champignons, avec nos maigres ressources il nous faut plus de temps.

— Il y a certaines notions essentielles, indispensables à un Peuple qui ne veut pas rester arriéré. Un auteur français que vous devez connaître mieux que moi — Anatole France — a dit que les hommes ne prennent vraiment conscience d'eux-mêmes que quand ils peuvent se compter.

Apprenez l'arithmétique à votre Peuple. Faites le jouir largement de l'instruction primaire; pour le reste, avec l'aide d'une Puissance amie...

— Ah! Ah! je vous vois venir.

— ... L'Amérique, puisque vous faites partie du Continent Américain. Vous auriez des capitalistes qui financeraient de grandes exploitations dont vous bénéficieriez.

— Ils en seraient les seuls bénéficiaires, croyez moi, colonel, reprit Vernon avec découragement.

— S'il y avait en Haïti de grandes manufactures, des industries, les haïtiens s'occuperaient moins de Politique.

— Si les Capitalistes venaient... Heureusement qu'ils ne viendront pas, notre Pays ne pouvant satisfaire leur ambition.

— Ils sont effrayés par vos continuels dissentiments... ils seraient venus...

— ... spéculer sur notre misère.

— C'est vous qui valez à votre Peuple cette misère qu'il endure si patiemment. Déjà le paysan, — comme cela se voit dans votre bourgeoisie — aspire à l'émigration. (Il ne s'attache plus au sol et reste indifférent quand il envisage d'aliéner son lopin de terre.) Sa torpeur et sa passivité ne sont même plus remuées. L'ignorance de la Masse est la honte de l'Elite.

— Il me semble que vous autres américains vous la préférez analphabète plutôt que de la voir consciente de ses droits.

— Vous de même, Vernon...

— Vous y revenez, colonel?

— Nommez moi donc quelques «fonda-

tions » populaires qui datent de cinquante ans? Avez-vous une vie collective? Où va votre Pays? y avez vous pensé?

-- Vous avez, colonel, des pensées très élevées. Malheureusement vous êtes une exception. Les civilisés ne s'embarrassent pas de scrupules pour opprimer les faibles et retarder leur évolution. Cette discussion nous mènerait à des comparaisons désobligeantes.

-- Vernon, vous comme les vôtres, n'aimez pas à entendre des vérités. Chaque fois que je vous parle avec franchise, vous vous récriez. Malgré tout, votre esprit est pareil à ces chemins montueux, tortueux, qui serpentent à travers le Pays et qui se perdent en méandres infinis avant de déboucher dans une clairière.

— Pardon, colonel.

(--- J'ai l'air de prendre plus vos intérêts que vous mêmes.)

--- Nullement, vous oubliez que je fais partie d'une élite consciente de ses droits comme aussi de ses devoirs.

--- Une élite mulâtre, n'est-ce pas?

--- En majeure partie.

— Savez-vous par qui fut commis le plus grand crime contre votre Pays?

— Dites.

— Par ce Président progressiste mulâtre qui fit insérer un procès de cannibalisme dans le Moniteur officiel. Pièce qui compte jusqu'à nos jours et qu'on vous jette à la face. Quelques historiens haïtiens inconsciemment la relatent dans leurs bouquins à l'usage des écoliers.

... On a vu des crimes aussi épouvantables dans les centres civilisés que signalent parfois les quotidiens; mais dans quel pays penserait-on à les consigner dans des pièces officielles, ou des manuels destinés à l'instruction de la Jeunesse? Et vous osez parler des devoirs de votre élite, non... dites de ses droits. Haïti a toujours été gouvernée par une oligarchie plus ou moins consciente...

— Nous eûmes plus de chefs noirs que mulâtres.

— Evidemment les 9/10 de votre Peuple étant noirs, il fallait la représentation noire... c'est dans l'ordre... Mais relisez votre histoire que je connais bien,

c'est vous qui avez toujours gouverné. (Même quand la face était noire, la tête et les bras étaient mulâtres.) Voilà pourquoi le reste — vil bétail — pourrissait dans l'incurie et la misère.

— Votre accusation est terrible et ne se justifie pas.

— Hé! le croyez-vous? La preuve en est qu'ils se faisaient tuer inconsciemment, chair à boucherie entre des mains criminelles; témoins ces Cacos que nous avons vaincus; témoins vos guerres civiles où sur cent nègres tués, un seul mulâtre s'y trouvait comme par une malice du sort... Prenez un homme de votre élite; trente cinq ans environ, une petite aisance. Qui l'a aidé à la gagner?... Vous ne répondez pas... Il eut toutes les facilités dans l'exercice de sa profession: avocat, médecin, ou ingénieur. Savez-vous que les mêmes protecteurs ne se solidarisent pas pour favoriser un autre d'égale capacité... une simple aide morale lui sera refusée... J'ai observé que ces derniers eux-mêmes facilitent toujours un mulâtre de préférence à un des leurs. Peut-être lui reconnaissent-ils

une certaine supériorité, ajouta-t-il en riant. Mais je vous ai assez taquiné. Je vous concède que l'un et l'autre peuvent faire d'assez bons chefs d'Etat, mais l'un ou l'autre ne peut obtenir un résultat qui dure, sans notre aide.

— Chacun a ses convictions, Colonel, vous avez vos idées; j'ai les miennes.

— Allons! Vernon, vous voilà déjà fâché... Si nous vous avons colonisés? Il n'y aurait pas cet écart entre les castes et tous vous n'auriez que les avantages dus à votre intelligence et à vos mérites.

— Vous auriez pu le tenter, étant les plus forts. Ça aurait été un abus de plus à votre actif. La vie des peuples ressemble à la vie des individus... Que diriez-vous, par exemple, Colonel, d'un grand propriétaire qui à côté de ses terres florissantes, voyant celles de son voisin péricliter, s'arrogerait le droit de se les approprier sous prétexte de les faire fructifier.?

— Que voulez-vous dire? répliqua Murray en fronçant les sourcils.

— Même dans l'idée généreuse du bien, pourrait-il s'en emparer malgré le plus

formel refus du propriétaire? Non, n'est-ce pas... Que diriez vous alors si après en avoir obtenu un bon rendement il disposait à son profit de la majeure partie des revenus?

— Votre comparaison est illogique, Vernon; et vous laissez la question.

— Pas tant que cela.

— Je vous réponds quand même. Vous avez parlé de la main mise sur les revenus... en avons nous agi de même avec vous?

— Il me semble, Colonel, que nous sommes en faillite.

— Les belles routes que vous possédez maintenant, les aviez-vous avant notre arrivée? Vos hôpitaux qui n'ont rien à envier aux hôpitaux européens — en plus petit, il est vrai — en aviez-vous de pareils? Et l'hygiène inconnue auparavant de vos campagnards? Aujourd'hui il y a de nombreuses cliniques rurales et le paysan commence à préférer le médecin au hougan. Le Pian et toutes les autres maladies vermineuses ne dévorent plus ces déshérités sur qui pourtant repose

le budget national... Et ces fermes modèles où la culture est enseignée de façon rationnelle aux jeunes haïtiens... Et cette paix, américaine sans doute, mais sans laquelle vous ne pourriez sortir de chez vous passé dix heures du soir, sans craindre une attaque imprévue, un brusque changement de gouvernement; une fusillade nocturne ou...

— Ecoutez moi, Colonel... écoutez moi...

— Ne niez pas! vous avez conservé cette habitude de vous coucher tôt comme les poules. Si nous n'étions pas venus, votre pays serait resté stationnaire. Nous aurions du vous coloniser. Ainsi après quinze années le plus humble de vos campagnards, bénéficiant de l'instruction, pourrait rivaliser avec les plus huppés de l'élite.

— Après quinze années d'occupation imposée par la force le pays a rétrogradé, à qui la faute? Comme civilisateurs, il faut vous adresser des compliments... Vous vous entendez à niveler, un point c'est tout. Rien ne prouve que le paysan après ces quinze années serait comme nous. Peut être que tous : paysans, bour-

geois, élite, nous aurions été abêtis par la misère, si nous n'avions cette force atavique que vous critiquez. Le nivellement se fait par en bas, je vous le concède. Heureusement que vous ne nous avez pas colonisés. D'ailleurs un peuple à préjugés ne saurait le faire comme la France qui commence par une transfusion de sang.

C'est un moyen qui répugne aux vôtres.

— Une transfusion de sang. Je comprends fort bien. Cela n'a pas empêché les fils de se rebeller contre leur père et de leur couper le cou.

Témoin 1804...

— Ah! Ah! Je comprends, la prudence vous fait garder vos distances. Eh bien! ma parole, malgré vos critiques qui ont une certaine justesse nous resterons un peuple indépendant. Votre venue a modifié notre façon de vivre. Il existe une ligne de démarcation entre la masse et l'élite que vous avez agrandie en facilitant la licence du peuple et en opprimant la bourgeoisie. L'élite, elle, peut s'évader de vos contraintes; plus aisée,

elle se crée une vie à part ou bien voyage. Mais nous aurons quand même notre revanche. Nous subissons des défaites... Quel peuple n'a les siennes et aussi ses victoires? Votre venue chez nous est une défaite, votre départ sera notre revanche, notre Victoire.

— Si jamais nous partons.

— Vous partirez bien; que cela soit aujourd'hui ou demain.

— Quand *ton dié plé*, articula péniblement le colonel dans un mauvais créole.

— Moquez-vous de notre fatalisme. Quand Dieu voudra, évidemment Dieu voudra. Il est avec nous.

— Ah oui! vos dieux Dambalah, Papa Lekba... Mais vous êtes très habile, Vernon. Vous avez parlé de la masse, il ressort de ce que vous avez dit que le préjugé de couleur que vous nous reprochez, vous mulâtres, vous le poussez assez loin, et le nègre dont vous tolérez quelques-uns dans votre élite n'est pas votre. Il est parmi vous, mais pas l'un de vous. — *With them but not one of them.* — De jour en jour s'affirme une

tendance à éliminer l'élément noir de votre société, dans les familles où les filles refusent systématiquement l'époux noir pour s'amouracher du parvenu blanc à quelque nationalité qu'il appartienne.

Murray disant ces mots tapait familièrement sur l'épaule de Vernon qui, quoique froissé, souriait nerveusement, mais il ne répliqua pas comprenant que la discussion avait assez duré.



Dans ses fréquents moments d'expansion, le Colonel aimait ainsi discuter avec son secrétaire et Vernon lui donnait la réplique souvent avec acrimonie, la discussion en Haiti dégénérait toujours en querelle. Quoique estimant son chef, il échappait difficilement à ce travers racial... Depuis leur excursion à la Rivière Froide, l'intimité entre eux s'était resserrée, juste ce qu'il fallait, bien entendu, entre un Colonel américain et son secrétaire... haitien.

Il s'était rendu compte que la philanthropie du Colonel n'était pas feinte. Grâ-

ce aux suggestions de Murray, un dispensaire avait été installé dans une des régions abandonnées du district. Les campagnards y trouvaient des remèdes et même des spécialités. Ils s'habituèrent au moindre accès de fièvre à consulter l'officier de la clinique. Le crédit du «Hougan» baissait. C'était un résultat appréciable. De plus chaque dimanche, au lieu du tambour rythmant l'obsédante cadence, un bal champêtre réunissait les campagnards. Aux sons de l'accordéon ou d'une bastringue, les paysannes — vêtues et chaussées — s'essayaient aux coquetteries avec les garçons venus du bourg ainsi que de la ville. Ces derniers, l'air avantageux, imitaient les manières désinvoltes observées de leurs maîtres.

Ce fut à cette époque que quelques adventistes pétitionnèrent pour une école. Malgré, et surtout à cause de l'opposition du Curé — qui n'admettait pas un voisinage importun, il leur fut concédé un magnifique terrain. L'école rivale se dressa en face de celle du Curé, masse imposante semblant narguer l'humble hangar de chaume.

C'est de telles rivalités que naîtra le

progrès, disait Murray. Le Colonel suivait son programme fidèlement. Ce surnom d'indigénophile qui le stigmatisait près des siens se justifiait chaque jour et contribuait à lui conquérir le respect et l'affection des Haïtiens.

S'il s'était arrêté à l'essence de ses théories, c'eût été pour le mieux. Mais il mettait obstinément ses idées en pratique. Son autorité diminuait insensiblement à mesure que sa popularité s'accroissait. Il préférait qu'on l'aimât et ne réprimait pas la familiarité. Maintenant chaque semaine, il allait en tournée dans les moindres coins du district. Dès qu'on annonçait sa venue, les jolies filles s'attiffaient, et souvent elles se crépaient le chignon pour s'être l'une l'autre supplantée. Le Colonel s'amusait de cette rivalité qui lui amenait après la bataille des filles ardentes.

Maintenant Mistress Arabella ne le voyait que rarement. Prétextant les obligations de son service, le Colonel partait très tôt le matin pour ne rentrer que le soir, les reins moulus, le corps courbaturé par une volupté tyrannique.

Les jours avaient passé. Arabella, elle-même acclimatée, était moins rude vis-à-vis de sa domestique. Lamercie lui était dévouée. Elle en eut la preuve un jour que le Colonel rentrant plus tôt que de coutume, avait failli la surprendre aux bras de Darking. C'était son premier péché. Elle aimait le lieutenant définitivement. Lamercie à la vue du Colonel, s'effarait et s'exclamait. « Monsieur n'est pas souffrant? » puis adroitement, renversait un fauteuil en acajou massif qui en tombant fit un bruit qui ébranla la maison. Mistress Arabella et Darking en avaient profité pour réparer le désordre de leur toilette et se présenter de façon décente.

Il naquit dès ce jour une complicité entre Arabella et la fille. Parfois troublée, Arabella se disait : « Si je suis trahie! » Mais elle comblait Lamercie de cadeaux : des robes usagées, des dessous de dentelles, des bas de soie transparente ; toutes choses qui rendaient Lamercie très fière vis-à-vis des autres domestiques du voisinage. L'inquiétude disparaissait à la vue de l'insouciance heureuse de la fille. Elle se confiait alors : La-

mercie, je suis si seule... Le Colonel m'abandonne... » Lamercie la plaignait et Mistress Murray se laissait gagner par un sentiment indéfinissable de douceur et d'amertume mêlé.

Kitty après l'avoir pilotée chez toutes leurs amies ne venait plus lui imposer ses conseils. Pourtant, chaque jour elles se rencontraient au Club pour leur quotidienne partie de tennis, et chaque semaine au bal qui les réunissait toutes. La même amitié les faisait se rechercher toujours pour un bain de mer, ou pour un *cocktail party*. Leur tendresse puérile réapparaissait : ce qui amusait fort leurs amies qui soupçonnaient les amours d'Arabella avec le mari de sa préférée.

Kitty, à la vérité, était occupée ailleurs. Dès son arrivée en Haïti, elle s'était éprise d'un haïtien. Sous le fallacieux prétexte de choses exotiques à acheter — une pièce rare — elle sortait toute la journée. Son amant, fort beau mulâtre, polyglotte, était aussi passionné de jupes, d'affaires que d'objets d'art. Il l'avait brutalement prise un jour qu'ils se trou-

vaient seuls. Il était venu lui offrir un bijou. Elle acheta sans souci du prix excessif, offrit de l'argent qu'il accepta. Quotidiennement elle lui téléphonait et, comme elle conduisait elle-même sa machine, passait le chercher. Pour excuser ses fréquentes sorties, elle alléguait toujours la même excuse : des choses curieuses à voir. Mais ils n'allaient jamais plus loin qu'à Bolosse dans une maison discrète que nul ne soupçonnait.

Cette tranquillité de Mme Darking provenait de ses sens pacifiés. Son bel équilibre étonnait ses amies. Quelques unes se doutaient de son secret pour avoir connu elles-mêmes — par goût ou curiosité — la volupté d'une étreinte indigène savante ou sauvage, inoubliable caresse!..



Femmes Seules !



Excitées, rieuses, jacassantes, les yeux brillants, toutes parlaient ensemble. Elles étaient une vingtaine réunies chez Kitty pour un « *Poker-party ladies only,* »

Quoique les premières journées de Décembre fussent assez fraîches, les robes étaient d'étoffes légères et soyeuses, décolletées exagérément, laissant à nu les épaules saillantes, rondes ou anguleuses. La chair libre, heureuse, était à peine hâlée par la vie aux Tropiques.

Naturellement les boissons non alcoolisées étaient proscrites. Champagne, rhum, bière, toute une variété de spiritueux ornaient le buffet.

Pas de domestique, tout à fait entre soi. C'était la règle.

Quelques intimes avaient enlevé leur chapeau. D'autres jouaient autour d'une table où jetons et dollars s'empilaient.

Il était onze heures, le soleil les enfiévrail. Le va et vient du buffet aux tables ne cessait. Elles en avaient pour jusqu'à deux heures, à boire, à jouer et à fumer. Pour prévenir toute agglomération de curieux, un gendarme haïtien faisait les cent pas devant la villa et surveillait les voitures alignées. Il n'y avait pas de chauffeurs.

(Avec indifférence elles perdaient ou gagnaient. Cela leur était égal ; car à la sortie, le mari ou l'amant remplirait les bourses dégarnies)

Un rire fusa à l'un des angles de la petite pièce... Etendu sur un divan un groupe se reposait en causant. Quand la rieuse se calma, une voix reprit dans un silence subit l'anecdote commencée.

— Quels êtres, ! s'exclamèrent elles...

Toutes glapirent à la fois : quelles brutes !

La voix continua.

C'est Mac Veà qui eut raison...

— Quand ?

— Quand il jeta la femme à son chien.

— Réellement, c'est lui qui la jeta, ou bien est-ce le chien qui se jeta de lui-même ?

— Il eût pu l'arrêter, il fit le contraire, et l'excita à mordre. Savez-vous ce que le Bull happa en premier ?

— Dites, dites... Elle riait tellement qu'elle s'étrangla, puis reprit... Le chien d'un seul coup de gueule happa... (le geste hardi souligna la pensée...) et s'acharna, fouaillant les chairs.

— Oh ! darling, c'est tout de même terrible,... dit l'une.

— C'était une espionne, les cacos environnaient le camp.

— Je me suis laissé dire qu'alors il n'y avait plus de cacos...

— Qui prouve que c'était une espionne ?

— Simple cruauté de Mac Veà...

— Bah !... c'était une négresse, une de moins...

— Que devint-elle ?

— Pardi ! pensez-vous qu'elle eût pu vivre après de telles morsures, les entrailles à nu ?...

— Ça, c'est un exemple...

— Terrible...

— (On aurait du en faire de même à toutes celles qui prennent des blancs pour amants.)

— Et que dites-vous des blanches qui s'acoquinent à des noirs, jeta hardiment Kitty.

— Celles-ci n'enfantent pas. Pour elles le partenaire c'est le plaisir. Il vient quand on l'appelle et part quand on la congédie, sans murmurer.

— S'il devient importun ?

— On le chasse.

— Alors, vous trouvez qu'il est moins compromettant qu'un chien ? dit Kitty ironiquement.

— Oh ! darling !... C'est à croire que Murray a déteint sur vous, vous avez l'air de les défendre.

— Murray, c'est votre marotte de le critiquer, lui du moins est franc et vit selon ses idées.

— Pensez vous que tous nos congénères fassent comme lui ?

— Bah ! chacun prend son plaisir où il le trouve, les autres comme nous ? fit-elle, d'un air mutin. Mais assez de débinage, venez que je vous apprenne à faire le « *negro cocktail* », rien n'est plus exquis.

Mistress Darking prit les bouteilles, fit le mélange et la joie de boire créa la diversion...

La conteuse s'était tue. Elle se délectait de la boisson forte, enivrante. Dans la fumée des cigarettes, chacune suivait un rêve, évoquait une volupté et souriait à une image brune, blanche, ou noire qui, réveillant les sens, se mêlait à l'agrément de la sensation présente.



TROISIÈME PARTIE

Rapace malgré tout



LE JOUG

III

Une grippe assez tenace força le Colonel à garder la chambre. Vernon fut heureux de pouvoir enfin visiter son chef avec l'espoir de causer avec Arabella qui lui plaisait décidément.

Il restait de longues heures dans la chambre prolongeant démesurément une anecdote insignifiante et développant un rapport de service, jusqu'à l'arrivée de la jeune femme. Celle-ci devinant le désir du voisin se plaisait malignement à l'aiguiser, plutôt méchamment; car, au fond, elle méprisait trop profondément la Race pour se donner à Vernon.

Souvent elle venait près de son mari vêtue d'étoffes légères et transparentes. Elle suivait la caresse des yeux du nègre sur sa peau nue; un frisson de peur la remuait et elle partait roulant à

la manière créole ses hanches épanouies par le plaisir et l'exubérante vie tropicale.

Murray ne remarquait pas le manège de son secrétaire.

Aucun américain blanc ne se serait imaginé que sa femme pût désirer plaire à un nègre.

(Les haitiens ne craignaient pas le lynchage, inconnu chez eux. Ils osaient admirer, sourire, manifester ouvertement leur désir ou leur joie à la vue d'une jolie femme à quelque nationalité qu'elle puisse appartenir.) Murray n'était pas arrivé au stade d'égalité avec le nègre malgré sa philanthropie. Et souvent il était secrètement choqué par la hardiesse des haitiens qui dévisageaient les américaines.

Celles-ci affectaient un tel air de dédain, que Murray mis au courant de quelques aventures de ses compatriotes avec des nègres, se refusait d'y croire... Cela dépassait sa compréhension, et, sa logique yankee se révoltait.

Quelques haitiens avaient épousé des blanches, des françaises; il les considé-

rait comme folles et n'admettait pas qu'une américaine pût en faire de même.

Aussi, que sa femme, peu vêtue, vint dans sa chambre et offrit sa nudité à peine voilée aux yeux de Vernon, il ne s'en préoccupait point, connaissant surtout les idées d'Arabella!

Lui, concédait qu'il aimait la négresse. C'était son plaisir (son vice caché) Il préférait leurs caresses ardentes à celles de n'importe quelle blanche. Nulle comme elles ne possédait ce pouvoir, cette adresse d'exaspérer constamment les sens pour mieux les satisfaire.

Depuis sa maladie il souffrait d'être privé de leurs étreintes.

Il put enfin se lever de sa chaise longue.

De la fenêtre de sa chambre il épiait Fernande Vernon.

Celle-ci, depuis que l'aisance était venue, se laissait aller au plaisir d'être coquette. Elle rehaussait de fards ses traits charmants: ce que jamais auparavant elle n'eut osé faire. L'éclat de ses beaux yeux sombres en était accentué et ses lèvres rouges paraissaient plus tentantes.

Le Colonel observait ses changements. Sa continence lui pesait et lui faisait trouver plus appétissante sa jolie voisine. Il guettait les allées et venues de la jeune femme. L'idée en lui germait, puis s'ancre. Il en désira la réalisation immédiate. Il voulait la surprendre à un moment où elle était seule.

Pour se donner du courage, il fit apporter un carafon de rhum. La liqueur forte lui mit du feu dans les veines. Il se décida brusquement. Un scrupule pourtant l'embarrassait. Que dirait Vernon s'il les surprenait, car Murray ne doutait pas une minute de sa réussite. (A ses pressions de mains, Fernande ne répondait pas, il est vrai, mais ne protestait pas non plus.) Signe évident qu'elle ne se plaindrait pas à son mari, s'il devenait plus entreprenant... Quant au mari, Murray n'en avait cure... (Etait-il même capable de se fâcher?) Il n'avait pas une juste idée de la complaisance de Vernon et, s'il arrivait que Vernon se plaignît de ce qu'il lui prit sa femme, il saurait bien gagner son silence en lui offrant sa voiture, que celui-ci désirait acheter. Il la lui céderait à un prix dérisoire,

ce serait encore une bonne affaire, la voiture étant abimée et sur le point d'être changée.

Le colonel absorba encore un peu de ce rhum d'Haiti qui infuse du soleil dans l'âme. Sans s'en apercevoir, il eut bientôt dépassé la mesure.

Son désir devint plus pressant. C'était une idée fixe. Il voulait Fernande. En titubant, il descendit l'escalier.

Cette maudite grippe me donne des jambes lourdes, murmurait-il, de vraies jambes de coton...

Le soleil, en effet, tapait dur sur son crâne dénudé. Il ne se pressa pas. Il marchait posément tenant par dessus tout à se sentir en équilibre.

Equilibre absolument instable et qu'il menaçait de perdre à chaque pas. La barrière de Vernon à peine franchie, qu'il s'étonnait du silence de la maison. Une inquiétude l'angoissa. Si Madame Vernon était sortie?... Mais bast!, à quoi pensait-il... Il l'avait vue tout à l'heure étendue dans sa balançoire. L'idée qu'il eut pu ne pas la rencontrer le porta à accélérer sa marche.

La jeune femme lisait, couchée négligemment, les jambes découvertes par la robe courte. Le bras relevé dévoilait l'aiselle attirante comme un gouffre. A la vue de son voisin elle se dressa, surprise.

Les saluts échangés, elle lui dit que son mari était sorti.

Je sais, répondit-il, je viens causer avec vous.

Quelle tuile, pensa Fernande, tout en offrant aimablement un siège. Comme il est rouge! Quel air bizarre il a!

Il s'était assis sur un divan mobile à côté d'elle.

Fernande, par timidité ou coquetterie, se balançait, et ce va et vient du corps gracieux qui se tendait, s'offrait, se retirait, était une provocation insoutenable.

Le divan drapé de couleurs vives rehaussait l'éclat et la beauté de Fernande. Telle une fleur exotique, étrange et captivante, elle était étendue parmi la verdure des plantes où vacillait l'ombre tamisée du soleil. Les feuilles remuées par la brise se tordaient, se redressaient, montrant l'endroit au velours sombre ou l'envers luisant rayé de grosses nervures.

Ce coin discret de la terrasse ombragée de plantes grimpantes parut au Colonel le lieu désiré pour leur étreinte qu'il souhaitait ardente comme il convient aux brunes filles de ce Pays idéal.

La conversation hésitait, reprenait. Murray osa quelques compliments, se fit plus pressant, enfin avoua son amour.

Fernande riait de bon cœur. Elle s'amusait de l'embarras de Murray, qui, oubliant qu'elle parlait anglais, baragouinait un français baroque. Mais à la vue de la bouche rougie s'ouvrant sur des dents menues, une vraie folie s'empara de lui. Il se leva et toute sa masse se jeta sur la jeune femme. Les mouvements de ce corps souple qui se débattait sous lui achevèrent de l'affoler. Il fut brutal. Voyant sa proie lui échapper, il essaya de l'étreindre, de la retenir. D'un brusque tour de rein, Fernande se trouva debout. Son écart inattendu fit perdre l'équilibre à Murray qui s'affaissa de tout son long. Il voulut se ressaisir, mais ne le put, alors il resta ainsi à quatre pattes.

Relevez vous donc, Monsieur ! dit Fernande, indignée...

Impossible, le malheureux ne pouvait plus faire aucun mouvement.

Affaibli par la maladie et... par l'ivresse, il restait là, prostré. Il comprenait vaguement le ridicule de sa position mais ne pouvait se libérer de cette force qui l'anéantissait, le rivant aux « mosaïques ».

Fernande lui prit l'épaule et essaya de le faire bouger, elle n'y arrivait point.

D'ailleurs avec une ténacité d'ivrogne il s'agrippait et refusait de tendre la main craignant de tomber entièrement.

Fernande, d'abord fâchée, prit le parti de rire. Mais elle s'inquiéta... Que dira son mari en retrouvant son chef ainsi vautré par terre. Que penseraient ses domestiques, ceux de son voisin?...

Celui-ci avec des efforts désespérés avançait une jambe, plutôt un genou, remuait l'autre qui suivait péniblement le mouvement en avant ; puis retournait en arrière... Fernande dut se résigner à appeler le garçon de cour... Elle prit une mine désolée pour lui donner le change...

Faites vite, mon voisin se trouve incommodé, il vient de tomber et ne peut se relever.

Li pas gangnin en gnin, madam, li soué...

« il n'a rien, madame, il est ivre. » dit-il, en s'esclaffant.

— Non, Joseph, il est réellement malade, aidez-le à regagner sa maison.

Dans la poigne solide du garçon, Murray se releva. Il regarda fixement la jeune femme et fronça les sourcils. Fernande en mondaine avisée avait eu le temps de reprendre son sang froid. Elle lui tendit la main qu'il prit machinalement.

— Vous venez d'être indisposé mon voisin, un vertige, rien de grave heureusement. C'est la grippe. Cela est passé. n'est-ce-pas ? Vous devez vous sentir mieux... au revoir et bonne santé.

Cette cordialité feinte de la jeune femme le rassura entièrement.

Ahuri, il se laissa conduire... Avait-il rêvé ? Avait-il dormi ? Cette femme était dans ses bras, il en était bien certain, mais que venait faire ce garçon ?... Respectueusement l'autre guidait ses pas. Ce

ne fut pas sans difficulté qu'il regagna sa maison. Un rocking-chair se trouvait juste à point sous la véranda. Le garçon l'aïda à s'y installer et s'en retourna chez sa maîtresse en murmurant.

«*A la femme sott ou bien cé vlé li pas vlé compran*», et il se frottait les mains, tout émoustillé, un rire malicieux lui plissant les paupières. Murray dormit d'un lourd sommeil. Mistress Arabella en rentrant le réveilla.

— Que faites vous là, Harry ?

Il avait retrouvé ses esprits. Son aventure lui paraissait lointaine. Ai-je rêvé, ai-je dormi ? ne cessait-il de s'interroger. Je ne me suis jamais enivré, que veut dire cela ?

Il espéra que Vernon viendrait le voir et il se rassura.

A la voix de sa femme, il s'empressa de répondre...

— Je ne fais rien, Arabella, je vous attendais, je me sens guéri. J'ai voulu descendre, je crois que je pourrai aller demain à mon travail.

Il parlait d'abondance, Arabella l'interrompit.

On dirait que vous sentez l'alcool, Harry ?

— Un petit grog ! Arabella, pour reprendre des forces. Je ne l'aime pas ce rhum, il est traître... on ne sait jamais quand on en a assez, ou trop.

D'un regard soupçonneux, Arabella le dévisageait.

— Encore une mauvaise habitude contractée avec ces nègres... Dans ce sale Pays, s'il se met à boire, il va se faire emballer un de ces jours et nous serons forcés de retourner aux Etats comme des colis.

La haine s'empara d'elle. Elle en voulut à cet homme dont le plaisir pouvait lui faire perdre une situation acquise, stable, de gens cossus. Tâchons de le ramener. Je l'ai déjà trop négligé... Il s'abandonne en mauvaise compagnie. A certains hommes il faut une femme énergique.

Aidé par Arabella, Murray gagna sa chambre. La sollicitude de sa femme le touchait, il lui baisait les mains humblement pour se faire pardonner une faute dont il avait à peine conscience.

Aux frais de la Princesse!



Fernande n'ayant point parlé, Vernon ignora la tentative dont elle avait failli être victime.

Mistress Arabella dans la crainte de voir son mari s'adonner à la boisson le surveillait étroitement. Elle avait délaissé Darking et les intrigues amoureuses perdaient de leur attrait. Elle s'ennuyait, il est vrai, de ne point sortir aussi souvent, mais la crainte de retrouver un Harry inconscient, la retenait. Elle se jurait que cette chose ne se renouvelerait plus. On s'étonnait de ne plus la rencontrer. Kitty la défendait: Arabella a le spleen.

Le spleen s'expliquait, on était à la veille de Noël. Noël!... Il est déjà nuit et la ville semble en liesse. Debout à la devanture des magasins, près des étalages éblouissants, les patrons guettent la venue du client, étranger généreux, qui achèterait sans marchander.

Dans les rues bruyantes, les autos filent et leurs klaxons énervés déchirent l'air. Les passants s'en vont affairés. Tous ils paraissent agités. Parfois l'un interpelle l'autre, un bref colloque, chacun repart, l'œil vague, les bras ballants, dans un sens opposé, comme des fourmis affolées dont la fourmilière aurait été détruite.

C'est Noël! Et ces passants empressés, sont des pères de famille qui courent machinalement en quête d'une dernière combinaison, un courtage, qui leur permettra de fêter avec leur famille.

Parfois ils s'arrêtent. Qu'ont-ils donc?

Rien, simplement un étalage où leurs yeux agrandis par l'envie convoitent une poupée, un manège de soldats, une auto, ou simplement un ballon qu'ils auraient voulu mettre à côté des petits souliers

éculés de leurs gosses... Mais, fronçant les sourcils pour retenir une larme, toussant rageusement pour éviter un sanglot, ils s'en vont comme à regret, les jambes plus lourdes — désespérés.

Alors, pour eux Noël n'existe donc plus?

Pour leurs gosses, n'y aurait-il donc plus de Tonton Noël?

Et la pauvre épouse — résignée — à voir leurs mains vides, détournera encore d'eux son regard où les désirs ne mettent plus aucune lueur. Quelques filles de joie égayent cette foule de leurs robes bigarrées, et leur passage est souligné de parfums violents. Elles aussi, cherchent le client généreux, introuvable...

Dans quelques maisons des éclats de rire fusent; ce sont les jeunes qui s'amuse. Insouciant et orgueilleux, ils croient que l'Avenir sera ce que voudra leur volonté exigeante. Ils sont gais.

Quelques sons d'une lointaine bastringue arrivent par bouffées. C'est la musique d'un DANCING, où celles qui courent après le plaisir vont calmer leurs convoitises exaspérées, jamais satisfaites.

Les pauvres gosses des rues, eux, sont franchement heureux. Ils ne se soucient

pas de leurs guenilles. Nu pieds, ils s'en vont par groupes, suivant un camarade qui porte à bras tendus un fanal— vague création— représentant une maison, un poisson, un avion en carton, sur lesquels sont dessinés sur un fond de papier multicolore, de fabuleuses fleurs, où des bonshommes difformes. On en voit d'autres faisant queue pour admirer les mannequins mobiles grimaçant sous l'électricité, au seuil des maisons de commerce.

Les heures passent, les magasins ferment leurs portes, et la rue n'est plus qu'un visage sans yeux.

Toute animation a disparu.

De loin en loin d'autres groupes déambulent à pas hâtifs. On est certain d'être dans les parages d'une EGLISE, suprême refuge où les déshérités vont joindre leurs prières aux prières de tous ceux qui espèrent encore contre toute espérance.

Le silence est presque partout. Comme un linceul, il enveloppe certains quartiers. Soudain, tonne le canon. La ville se réveille. Au loin une clameur: NOEL! NOEL! crient des voix avinées... C'est

la populace qui fête dans l'orgie un mystère dont le sens pour elle est aboli.

Il est minuit, Jésus est né.

A la voix des cloches répond le carillon d'autres cloches, qui toutes vibrantes, éparpillent dans la sonorité de la nuit leurs notes argentines. Et lentement se poursuit la salve traditionnelle des vingt et un coups de canon.

Quel écho dans les cœurs catholiques !!!
Quels espoirs se réveillent soudain !!
NOEL! NOEL! chantent les EGLISES ;
NOEL! NOEL! répondent les voix, les cœurs.

Tandis que monte le Gloria avec la fumée de l'encens, prosternés devant les crèches des maisons ou l'humble oratoire des chaumières— tous, à genoux, les mains implorantes, réclament le Miracle de la commune Délivrance.

Le globe argenté de la lune continue son ascension dans le ciel d'un bleu invraisemblable et tellement beau. Peu à peu les toits surgissent et la ville est toute pleine de lumière. L'ombre des arbres s'allonge sur les grands murs blancs. Les orangers, chargés de fleurs, embaument. L'âcre senteur d'un acacia

fraichement émondé oppresse. Tous les jardins ne sont plus que des cassolettes magiques d'où s'exhalent des parfums subtils ou violents.

December at home! pense Arabella.

Décembre chez nous! Elle voit les pauvres qui grelottent sous la bise qui les cingle, quand un froid intense crevasse la peau et bleuit les faces hâves des miséreux. Et tous ceux qui meurent pour s'être attardés sous la neige qui les recouvre de son blanc linceul. Un éternel printemps règne dans ce Pays, et ils n'ont l'hiver que dans leur âme, lorsque la vieillesse les dessèche. Et ils comptent les saisons aux battements de leurs cœurs...

Arabella monologuait ainsi mi par pitié, mi par mépris. Elle rêvassait pour se distraire en attendant l'heure du bal.

Autrefois, avant l'Occupation, presque toutes les familles fêtaient Noël, et de gais réveillons suivaient la Messe de Minuit. Mais les années passaient... Quelques familles encore assistaient à l'Office Divin pour essayer de retrouver une paix reconfortante qui avait disparu des

âmes. Maintenant, seule la colonie américaine fêtait réellement. On se réunissait au Club pour réveillonner et danser...

Un immense Arbre de Noël avait été préparé. Et les arbres de la cour artificiellement givrés donnaient l'illusion de la neige. Arabella oublia ce soir-là ses chimères.

Elle se fit belle. Le moindre officier pouvait payer à sa femme des bijoux qu'il obtenait à vil prix des haïtiens. Ruinés, ceux-ci vendaient les derniers vestiges de leur fortune, pour subvenir à leurs besoins du moment.

Arabella s'enorgueillissait d'une parure de sept rangées de corail reliées par des brochettes de diamants. La parure était royale. En effet, elle avait appartenu à une ancienne princesse, fille de l'Empereur Soulouque. Elle avait traversé les générations, conservée précieusement par les héritiers, mais le dernier avait dû s'en défaire et c'est Mistress Murray qui l'avait achetée.

La salle de bal était artistement décorée de roses pourpres. D'immenses paniers de fleurs en ornaient les angles.

Les lampes voilées de grappes fleuries répandaient leur lumière atténuée. L'air était tiède et la lune ajoutait sa clarté pâle au coup d'œil féerique.

C'était un défilé d'élégances. Les femmes rivalisaient de luxe. Les officiers, l'allure raide dans les costumes blancs couverts de galons d'or, s'inclinaient, papillonnaient autour des femmes vêtues de couleurs chatoyantes.

Les civils portaient le smoking blanc.

Les souhaits s'échangeaient au milieu des rires et du brouhaha des conversations. Les mains couvertes de pierrieres tendaient les coupes pour trinquer. Les voitures, chaque minute, déposaient un nouveau couple, aussi paré que les autres ; puis stationnaient prenant la file.

La grande allée du Club était toute noire. On distinguait à peine l'un de l'autre un coupé coincé contre une limousine, un roadster ou une victoria.

Au dehors, des gendarmes nègres faisaient le service. Ils refoulaient les badauds attirés par ce luxe étalé sans pitié à leur regard famélique. Retenus à distance par le respect, ou le souvenir

d'une brutalité passée, parfois l'un d'eux murmurait, un autre soupirait...

« Que ces gens-là sont heureux ! »

Plus loin, on soulignait : « Pour eux la vie est une fête continue ! »

Un soupir collectif traduisait le sentiment général. Tandis que résignés, debout sous la clarté de la lune qui magnifiait leurs guenilles, ces pauvres hères fêtaient leur Noël aux sons d'un orchestre invisible qui faisait tourbillonner des couples d'êtres inconscients, insouciant—obstinément gais.

Des bouffés de parfum émanées des fleurs proches et des chairs ointes d'essence rare leur arrivaient par moments, et ils jouissaient âprement des reliefs de cette joie.

Les voix haussaient leur diapason. Déjà quelques cris aigus fusaient au milieu de rires hystériques, ou les voix rudes des mâles dominaient. Mais la foule des badauds était partie, les gendarmes également. L'avenue toute baignée de leurs opalines devenait déserte.

Le lendemain à midi, la tête un peu lourde, Arabella se leva. Le Colonel plus

résistant était déjà debout. Il soupesait la lourde parure de corail...

— Que faites vous là, Harry ?

— Il me semble qu'il manque une barrette de diamant à votre collier.

— Faites voir !

En effet une barrette semblait avoir disparu.

— Personne — sauf Lamercie — n'est entré ici, dit Arabella.

— N'allez pas accuser cette fille. Vous l'avez égarée hier soir en dansant. Après toutes ces farandoles et vos gesticulations insensées, sait-on ce qui a pu arriver ?

— Pensez-vous que je puisse perdre une brochette de ce prix même dans les pires folies ?

— Evidemment, Arabella. Vous étiez toutes parties.

— Vous dites des bêtises, Harry. Il n'y a que cette fille qui ait pu me voler. Ce disant, elle sonna.

— Je ne reste pas, Arabella. Lamercie n'a jamais rien pris. Elle s'est toujours montrée fort dévouée et honnête. Vous cherchez une affaire.

Tandis que le Colonel sortait de la chambre, Lamercie à son tour y pénétrait. Il eut le temps d'entendre la voix aigre d'Arabella qui criait des injures. Le mot « voleuse » fréquemment répété le fit s'arrêter.

La fille répondait, se défendait.

Un bruit, des cris, une porte qui claque violemment, Lamercie projetée au dehors, jette une menace, tandis qu'Arabella, furieuse, apparaît brandissant une cravache.

Elle voit son mari et crie: Tenez la fille, Harry, et fouettez la jusqu'à ce qu'elle avoue. Fouettez cette voleuse... Je l'ai gifflée, mais cela ne suffit pas.

La voix entrecoupée de sanglots de la fille qui niait acheva d'exaspérer Murray.

Faites cesser ce scandale, dit-il au garçon accouru au bruit et chassez la fille. Tenez, voici son dû, payez-la. Il jeta un billet avant qu'Arabella se fût opposée à son geste.

Elle était rentrée dans la chambre. Un silence étrange avait succédé à tout ce vacarme. Que manigance cette folle? dit Murray. Il entra à son tour et vit sa fem-

me le collier à la main, une expression étrange sur la figure.

— Qu'y a-t-il, Arabella?

Mais Harry, vous étiez fou... aveugle; il ne manque rien à mon collier. La barette s'était collée à une autre, tenez, ouvrez les yeux et regardez.

— Vous n'auriez pas pu vous en apercevoir plus tôt, Arabella? Vous auriez dû éviter cette scène.

— Moi... j'aurais du m'en apercevoir! quand c'est vous Harry qui m'avez portée à appeler cette fille.

— Vous-même êtes folle, Arabella, s'écria-t-il violemment. Ah! ça non, je préfère m'en aller, car vous me mettriez en colère.

Pour éviter une nouvelle scène de sa femme, il sortit faisant claquer la porte.

Mistress Murray regrettait son emportement. Il faut que je revoie Lamercie, je la ferai revenir. Pourvu que j'aie l'air de tout oublier, elle ne pourra se venger. Mais malgré elle, elle sentait une inquiétude sourdre en elle, et l'attente commença, une attente lourde de tristesse et de regrets.

Murray l'Indigénophile!



Dans le District où Murray commandait, on attendait sa venue avec impatience.

On devait le fêter.

En Haiti le peuple se laisse plus facilement prendre à une apparente sympathie qu'à l'argent. Murray n'était pas seulement aimé pour le bien-être qu'il leur avait donné, pour le travail qu'il avait su organiser, pour toutes les faveurs qu'il leur avait faites, mais pour sa façon d'être aimable vis-à-vis du plus humble. Il avait conquis leur affection.

Dans ce petit coin d'Haiti, grâce à lui, il n'y avait aucune haine contre le « blanc, maître après Dieu des destinées. »

Pour ce premier de l'an, chaque pauvre avait eu des vêtements, des souliers. Pour la première fois toute la population du bourg s'unissait dans une joie commune.

Les « tonnelles » couvertes de feuilles de cocotiers, bariolées de rubans de papier multicolore et de fleurs écarlates, arboraient chacune, à côté du drapeau haïtien, l'immense drapeau étoilé.

Toutes les familles pauvres ou aisées étaient sans distinction, massées sur la petite place devant le bureau de la Gendarmerie.

Dès qu'on aperçut la voiture du Colonel, comme à un signal les vivats éclatèrent, vivats enthousiastes de créatures heureuses.

Sous les « tignons » bigarrés, les faces noires s'épanouissaient. Les filles, « les jeunes » étaient vêtues de façon moderne — robes fleuries, souliers à hauts talons, — ce qui leur faisait une démarche claudicante, vu l'habitude de porter des pantoufles de cuir.

Les enfants étaient également vêtus et chaussés de neuf. Les hommes, l'allure fière sous le costume de drill, le chapeau un peu penché sur l'oreille, qu'ils ôtaient et remettaient sans cesse dans leur enthousiasme, faisaient tourbillonner leur canne en jonc flexible.

Tous fêtaient le maître bon, dispensateur de joie, qui avait su se pencher sur leur piteuse misère et leur avait enlevé la gangue d'ignorance qui les ensevelissait.

Murray était ému. Quelques officiers invités par lui, assistaient, impassibles, à cette démonstration de joie débordante.

Dès leur arrivée, à voir les hommes, les femmes se précipiter pour baiser la main de Murray qui se défendait contre leur enthousiasme; à voir les enfants se rouler à leurs pieds criant: *La raisonnée, La raisonnée* — (*Heureuse année.* —) ils avaient esquissé un sourire de dédain. L'émotion de Murray les choqua.

— C'est qu'il a l'air réellement ému!... Pas possible, ces gens lui ont jeté un sort, il est envoûté...

Mais ils s'étaient gardés de lui exprimer leur appréciation.

La fête commencée dans l'enthousiasme continua de plus belle après le départ des « blancs » qui avaient semé quelques piécettes pour se mettre à l'unisson.

Chaque tonnelle abritait un bal champêtre où les sons des instruments — accordéon ou saxophone — étaient rythmés par les voix modulant en chœur.

Il régnait partout un entrain endiable.

Vernon partageait la joie de son chef. Il était fier et supputait la transformation heureuse qu'aurait subie son Pays si tous les américains avaient la mentalité, la probité de Murray.

Quels biens n'auraient-ils pas réalisés, chacun dans sa sphère...

Au lieu de la Misère et de la Haine, chaque foyer haïtien connaîtrait l'aisance et le bonheur promis.

Le peuple souffrait moins que la bourgeoisie que l'Occupant torturait, qu'il voulait anéantir à cause de sa supériorité intellectuelle.

Dans un éclair il eut la vision d'immenses buildings, — des usines où des centaines, des milliers d'haïtiens, trouveraient un aliment à leur activité. Il vit toutes

ces exploitations florissantes où chacun selon ses connaissances se ferait valoir. Un appel rompit le charme de sa rêverie. Il sourit à ses illusions.

Rentré en ville, Vernon n'alla pas chez le Colonel où celui-ci l'avait invité pourtant ainsi que tous les autres officiers de son Bureau. Connaissant leur morgue et leur préjugé, il ne leur imposa pas sa présence.

Le lendemain, le petit journal des « marines » relatait la réception offerte à Murray par les gens de son district. Un léger persiflage se devinait dans l'entre-filet. Murray n'y vit que la bonne blague et ne perçut pas la malveillance.

Huit jours plus tard, Vernon revenant de son bureau annonçait à Fernande qu'il était bruit de la révocation de Murray. Il tenait la nouvelle d'un officier du Bureau. Murray ne s'en doutait pas encore.

Pourquoi ce rappel, dit Fernande ? Jamais chef ne fut plus aimé, et n'obtint pareil résultat dans son commandement.

— C'est justement ce qu'on lui reproche, il fait trop de zèle...

— Non, ils sont incohérents ces américains, que désirent-ils donc ? Se faire détester de plus en plus. Leur illogisme est incompréhensible. Au lieu de suivre l'exemple de Murray, qui leur donnerait, sinon l'amitié, du moins la sympathie des haïtiens, voilà qu'ils le blâment.

Et toi que deviens-tu dans tout cela ?

— Je suis bazardé naturellement, tout ce qui a approché Murray est indésirable.

— Tu aurais pu l'avertir.

— J'y ai pensé. Mais s'il va faire un esclandre ? Si c'est à moi seul qu'on a confié cette nouvelle pour éprouver ma discrétion ?

Ils continuaient de se lamenter. Que faire ? Lui n'envisageait la perspective d'aucun autre travail. En dehors des charges de l'État et quelques emplois dans les bureaux américains, tous les haïtiens de quelque valeur, même les professionnels, ne trouvaient pas à travailler.

L'initiative privée par manque d'argent avait disparu entièrement. Quelques haïtiens, de petits capitalistes, thésaurisaient âprement dans l'attente du lendemain que leur pessimisme leur montrait sombre. Ils ignoraient, voulaient ignorer la détresse

de leurs compatriotes qu'ils refusaient de soulager. Ils vivaient dans leur maigre fromage, égoïstes et avides...

— Ma foi ! dit Fernande, laissons les régler ensemble leur querelle, nous n'y pouvons rien. Peut-être pourras-tu obtenir de n'être pas renvoyé.

— Ainsi ferai-je, mais c'est dommage qu'un pareil chef s'en aille. Ils perdent du terrain. Fernande, plus ils sont mauvais, plus nous crierons ici, et plus vite nous avons des chances d'en être débarassés.

— Oh ! qu'ils s'en aillent, qu'ils s'en aillent... J'en ai assez de leur présence.

Malgré elle sa haine d'haïtienne jaillissait contre l'Occupant, dont les agissements portaient des êtres jeunes, à se subalterniser presque afin de pouvoir vivre.



Crépuscule !



Murray reçut l'ordre de partir.

Il devait connaître une douleur, une amertume, dans ce Pays qui n'avait eu pour lui que des sourires.

La nouvelle de son rappel ne l'avait pas surpris. Ses réalisations ne lui avaient pas ménagé les envieux.

Tout cela, disait-il à Arabella, ce sont les hauts et les bas du métier. Aussitôt rentré aux Etats Unis je saurai m'expliquer et vous verrez si au lieu d'un blâme, je n'obtiens pas de l'avancement... et en Haiti encore. Mistress Arabella ne décolérait pas. Elle eut voulu que tous les

haitiens n'eussent qu'une tête pour la couper. Ainsi on serait définitivement débarrassé de ces gens.

Murray avait beau le calmer, lui expliquer que ces pauvres noirs n'étaient pour rien dans sa disgrâce, elle n'entendait point raison. Les amies d'Arabella blâmaient carrément Murray. C'est lui par son zèle excessif qui avait provoqué ce blâme...

Mais de quoi l'accusait-on au juste?

A cette question aucune réponse précise. Les uns disaient que Murray voulait accaparer l'autorité militaire en Haïti.

Qu'il donnait aux indigènes de son district une idée d'indépendance absolue contraire aux vues de son chef hiérarchique et même contraire aux idées du Gouvernement haïtien. D'autres qu'il propageait sur la propriété individuelle, la libre représentation, le libre arbitre — que ne disait-on pas? —, des théories qui menaçaient de créer une révolution des plus sanglantes.

Chez Mistress Murray, on s'affairait pour clouer les caissés. Le mobilier en acajou massif qu'elle avait acheté d'occasion était emballé.

Quelques tableaux de prix étaient déposés dans de grandes malles. On achevait d'en remplir d'autres de lingerie, de robes démodées, il est vrai; mais dont Mistress Arabella comptait se débarrasser à bon compte.

L'argenterie lourde, la vaisselle fine qu'elle avait achetée pour un prix dérisoire d'un ancien ministre, eurent également un emballage spécial. En somme, Arabella maugréait pour la forme, elle avait su faire d'excellentes affaires en Haïti.

Lamercie qui était revenue peu de jours après qu'elle avait été congédiée se dépensait sans compter et sollicitait tantôt une robe usagée, des souliers; tantôt un bout de dentelle. Arabella s'amusait à lui jeter comme à un singe une futilité que celle-ci attrapait au vol, en riant.

Comme elle n'a pas de rancunes, pensait Arabella se rappelant les coups de cravache et son injuste accusation. En somme, pas mauvais, ces gens. Elle soullignait sa pensée en dédiant un regard de mépris à la créature accroupie, admirative, devant une malle remplie d'étoffes soyeuses.

A la vérité, Lamercie n'avait rien oublié.

Malgré la présente disgrâce de Murray, les amis se groupaient autour de lui. Pour se faire pardonner, qui, une réponse mauvaise, qui, une injustice... On ne savait pas... il pouvait revenir en Haiti et certains des plus zélés regrettaient une lettre de dénonciation ou de calomnie.

Arabella, elle, jouissait de ces derniers jours.

Darking avait reparu. Il était fier de la possession d'Arabella et paraissait souffrir de la voir s'en aller. Celle-ci touchée par son chagrin multipliait les rendez-vous.

Dès le matin, le Colonel partait pour régler les derniers détails de services. Darking s'amenait, et Lamercie, fidèle, surveillait la venue indiscrette d'une amie ou le retour inopiné du Colonel.

Cherchait-elle une occasion propice pour se venger?

Hésitait-elle?

Un matin, elle put surprendre que le Colonel resterait à son bureau de neuf heures à onze heures.

Darking, ce jour là, s'amena plus tôt

que de coutume. Lamercie se trouvait au guet.

Elle était pensive et se rémémorait certaines réponses violentes d'Arabella. La scène où elle avait été frappée. Elle ressassait ses souvenirs douloureux... Non... elle n'avait rien oublié. Un propos d'Arabella tenu sur le nègre, le matin même, — au Colonel — revint à sa mémoire. Brusquement elle se décida.

Elle alla au téléphone et appela le Colonel.

Elle le fit si adroitement que les amants ne purent aucun bruit.

Le Colonel d'abord étonné fut inquiet du ton pressant de la fille.

Celle-ci ne s'expliquait pas.

— Qu'est-il arrivé? questionnait-il?

— Venez vite Monsieur... madame... venez vite...

A peine le récepteur accroché que d'un bond Murray se jeta dans sa voiture, et c'est comme une trombe qu'il entra dans la maison.

Lamercie le guettait.

— Qu'y a-t-il?

— Montez vite, Monsieur... Madamel... articula la fille, les yeux dilatés. Elle ache-

vait à peine que Murray avait déjà gravi l'escalier. Il ne remarqua pas le rire qui plissait sardoniquement les lèvres de la servante. Enfin, son heure à elle était venue. Elle pouvait rire à son tour, savourer sa vengeance.

D'une poussée Murray ouvrit la chambre. Un double cri se fit entendre. Atterré, il chercha une arme. Dans son empressement, ayant supposé sa femme malade, il avait oublié son revolver sur son bureau. Il regarda les coupables de façon si étrange qu'ils le crurent subitement fou.

Darking, habillé à la hâte, essayait de s'esquiver. Mais le Colonel barrait la porte... Qu'avait donc ce diable d'homme à les regarder ainsi ?...

Il souhaita le voir faire un geste, mais celui-ci semblait médusé. Pourvu qu'il s'efface, pensa Darking. J'en profiterai pour m'en aller... Le Colonel qui les regardait toujours fit un pas... Darking essaya de passer... le bras de Murray se détendit et, tel un catapulte, lui tomba sur la joue. A l'attaque il ne répondit pas et profitant de la porte laissée libre, il se sauva lâchement. La porte

franchie ; d'un bond, il la referma sur lui. Il la tenait des deux mains et s'arc-boutait de toutes ses forces contre la cloison pour que Murray ne pût la rouvrir. Le Colonel tirait dans l'autre sens. Comme la porte résistait, il se retourna vers sa femme. La sueur coulait du front de Darking, une sueur d'angoisse, de peur. Il entendit les pas qui s'éloignaient pesamment. Il en profita pour descendre l'escalier quatre à quatre... Soudain un appel... il prête l'oreille... son nom suivi d'un cri déchirant... Il se mit à détalier à toutes jambes... jusqu'à la barrière de sortie. Là, il se dit : Arabella s'en tirera... Murray n'a pas d'arme. A quoi bon le braver. » ?...

Dans la chambre, Murray s'était rapproché d'Arabella. Son poing impitoyable s'abattit sur la tête qui se dressait, hagarde... Un premier coup. La tête rudement cogna le fer du lit. Sans parler il assommait Arabella, les coups tombaient drus, meurtrissant la chair délicate qui bleuissait par endroits... Toute sa peine des jours précédents lui revint. Il se rappela les larmes de ces pauvres femmes de son District qui lui baisaient la main

et le suppliaient de rester. Elles l'aideraient à travailler, promettaient-elles, sur les propriétés qu'il achèterait.

C'était la reconnaissance de ces noirs que sa Race méprisait. Tandis que sa femme, pour le luxe qu'il lui donnait sans marchander, remerciait par l'adultère.

(Les unes l'aimaient sans calcul, l'autre se vautrait dans le mensonge.)

La honte torturait Arabella. Les larmes brulaient ses yeux. Elle s'humilia, implora le pardon.

La colère de Murray était tombée. Il eut pitié de sa mine repentante, il eut pitié de ses larmes.

Pourquoi est-ce à moi que tout cela arrive, murmurait-il ?

Arabella comprit la douleur du pauvre homme berné, si pitoyable dans sa peine. Avec volubilité elle s'excusait, se racontant. Elle paraissait toute menue, si puérile, épongeant ainsi nerveusement ses yeux.

— Pourquoi ? répétait Murray... Vous auriez pu vivre comme Maggy...

— Une utopiste comme vous qui patronne des œuvres au bénéfice des noirs...

Elle trouvera un jour ce que vous avez trouvé... Son mari sera rappelé.

— Il y a Gladys, Maud, et tant d'autres qui vivent dignement, honnêtement.

— Elles ont des gosses, elles, puis, les autres, ce sont de petites gens elles boivent, se saoulent pour étourdir leur chagrin de vivre dans cette taverne de nègres.

— Est-ce un crime ? Il y a parmi vos amies quelques unes qui sont très honnêtes quoique oisives comme vous. Il y a Kitty même dont vous avez pris le mari.

— Et qui se console avec un noir.

— Oh!... réellement... fit Murray. Il se tut. (Au moins sa femme, elle, ne s'était pas abaissée jusque-là...) Par un juste retour sur lui même, il se dit : « Elle était si seule, la pauvre... »

Il s'accusa. Il l'avait abandonnée. Ces petites créatures sont si fragiles... Elles sont toutes les mêmes, elles ont un instinct animal.

Une lassitude remplissait son être. A quoi bon continuer à sévir ? Il eut honte des meurtrissures qui marbraient la chair si délicate.

Il avait agi en brute, aveuglé par la

colère alors qu'il n'avait même pas l'excuse de l'amour. Il ne l'aimait pas.

Elle est si peu ma femme. C'est une compagne plus digne que Kitty.

La joie emplit son cœur à savoir que Darking avait un rival nègre.

— Allons, allons, habillez-vous et tâchez de faire passer ces marques...

Nous ne pouvons divulguer cette chose, j'en serais ridicule.

Mistress Arabella, heureuse d'en être quitte à si bon compte remercia avec empressement.

Un sentiment étrange l'envahit et elle murmura :

« Je lui ferai oublier, il est si bon ! »

Elle n'eut pas besoin de s'informer de Lamercie dont l'absence lui expliquait la trahison. Les jours qui suivirent apaisèrent son indignation.

Elle se sentait allégée comme purifiée par le châtement et sa faute lui parut lointaine... inexistante. Harry en pardonnant lui avait fait en quelque sorte une âme endolorie et pure.



Elle vécut ainsi dans l'allégresse du départ proche. Il lui semblait que les forces inconnues qui l'avaient incitée à la volupté étaient mises en déroute. Elle accusait maintenant le climat toujours tiède, le soleil toujours ardent, les nuits au ciel profond que la clarté des étoiles éclairait d'une lueur si poétiquement pâle. Elle accusait toutes ces forces créatrices de sensualité qui lentement lui avaient fait subir l'attraction des choses défendues.

Une année d'Haiti ! Elle n'était plus la même. La douleur et l'amour l'avaient façonné, affiné. Elle se replia sur elle même pour mieux préciser sa pensée. Ses nobles aspirations venaient d'éclorre comme nait à la lumière une plante débarrassée des parasites qui l'étouffaient.

Elle prit la décision irrévocable de vivre différemment, non plus en désœuvrée que toute tentation ploie, mais en femme qui sait qu'avec son éducation elle

peut diriger sa sensibilité, créer une grande œuvre bienfaisante pareille à celles dont s'occupent quelques unes de ses congénères, honnêtes et altruistes, pour calmer l'excès de leur activité débordante.

Une semaine plus tard à bord du bateau qui les rapatriait, Arabella détournait l'hostilité de son regard, de ce Pays qu'elle abandonnait sans regret, et contre lequel sa rancune demeurait vivace. Quelques indigènes leur avaient fait un beau départ. Des gerbes de roses emplissaient leur cabine.

Murray, appuyé au bastingage, admirait, ému, la Ville qui disparaissait insensiblement. C'est là qu'il avait eu ses plus grandes joies. sa plus grande peine.

C'était une amie très chère qu'il abandonnait, et ne reverrait... peut-être jamais.

Après la ville, aux massives bâtisses blanches, s'estompa le morne où toutes les villas semblaient tapies dans la mousse verte.

Comme pour un dernier salut, le Phare au loin alluma ses feux.

Puis tout disparut.

Lentement le paquebot s'enfonça dans l'obscurité que la lueur des premières étoiles n'éclairait pas encore.

Turgeon, 1930 — 1931.

FIN.

GLOSSAIRE

- Page 23 — *Cacos*, haïtiens protestant par les armes contre l'Occupation américaine.
- Kenskoff* — Station d'ÉTÉ, température européenne à une demi heure d'auto de Port-au-Prince.
- Page 126 — *Bien baigné* — créolisme, macération que subissent les cadavres dans des plantes aromatiques.
- Odeur montait* — créolisme, odeur qui se répand dans l'air.
- Page 132 — *Dambalah, mon père, Dambalah, mon dieu.*
Ouvrez moi une voie nouvelle.
- Page — 132 *Filé ma pé filé etc.*
Je rampe, je rampe,
C'est moi Dambalah,
Je suis la couleuvre.
- Hounfort* — maison où se trouve l'autel pour les cérémonies du Vaudou.
- Hougan* — Grand prêtre du Vaudou à la fois médecin et sorcier.

INDEX

PREMIERE PARTIE

	Pages
Les sauterelles.....	15
Dernière carte.....	35
Spleen.....	51
Parade.....	67

DEUXIEME PARTIE

En batifolant.....	81
Civilisateurs.....	89
Mystifiés et mystificateurs.....	121
Chassé Croisé.....	141
Femmes seules.....	165

TROISIEME PARTIE

Rapace malgré tout.....	173
Aux frais de la Princesse.....	187
Murray l'Indigénophile.....	201
Crépuscule.....	211

Errata

Page 188, 17^e ligne au lieu de :
Et ces passants sont des pères de famille
lire : Et ces passants sont des frères, des
fils, des maris... etc.

Page 93, 13^e ligne, au lieu de : sur le par-
quet, lire : s'abattre sur le parquet.